

L'auditoire

LE JOURNAL DES ETUDIANT·E·S DE LAUSANNE DEPUIS 1982

POL/SOC

Soyez chic!

p. 10

CAMPUS

Zelig a 25 ans

p. 14

CULTURE

Le nouveau Vidy

p. 19

DOSSIER

En quête de savoir

De HEC à SSP: neuf étonnantes recherches menées sur le campus



D'après Raphael, 'L'École d'Athènes', 1509



FAE

16

Une nouvelle tête à la FAE

DOSSIER

Avec l'Université et l'École polytechnique en son sein, le campus lausannois a de quoi faire des envieux. Il est d'ailleurs de plus en plus prisé par les étudiants, mais aussi par les chercheurs de tous horizons. Dans le but de vous faire découvrir le cœur de la recherche qui y est menée, *L'Auditoire*

s'est plongé dans neuf études étonnantes et originales. Découvrez également l'interview de Dominique Arlettaz, recteur de l'Unil, au sujet de l'état actuel et de l'avenir de la recherche dans l'établissement qu'il dirige. Tout un programme... de recherche.



SPORT

17

L'augmentation des droits TV ou la fin de la diversité d'offre

Le Musée olympique rajeunit



CULTURE

19

Le nouveau Vidy

LUFF, festival de tous les possibles

20

Søren, designer romand

21

Chroniques Deluxe

18

AGENDA

22

C'EST ABSURDE!

23

C'EST VOUS QUI LE DITES

24

CHIEN MECHANT

04
Interview de Dominique Arlettaz

05
Le halal, vecteur d'intégration

Le journalisme et les caméras cachées

06
De la mouche à l'homme

Ranger et Roomba: les robots de l'EPFL



POL/SOC

10
Rencontre avec une styliste

11
Soyez chic!

12
Nos chroniques

07
Jésus Crise

La vérité de la télé-réalité

08
Dessine-moi un mouton

Sur le front de l'antidoping

09
Pour une uni qui dure



CAMPUS

13
Les 25 ans du Centre de traduction littéraire

14
Zelig fait son Zestival

15-16
Aebischer répond aux critiques

REMERCIEMENTS
IL EST ACTUELLEMENT 6H22. A CETTE HEURE, ON NE REMERCIE PERSONNE. MAIS ON PENSE À VOUS.

L'AUDITOIRE

N° 222
BUREAU 1190, BÂTIMENT ANTHROPOLE
1015 LAUSANNE
T 021 692 25 90
E REDACTION@AUDITOIRE.CH
WWW.AUDITOIRE.CH

PARUTION 6 FOIS L'AN

ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO
SÉVERINE CHAVE, JULIEN BOUQUET, QUENTIN TONNERRE, JULIE COLLET, LUCILE TONNERRE, JEANNE GUYE, FANNY UTTIGER, LAURA GIAQUINTO, THIBAUD DUCRET, MARC WUJARI, NOÉMIE DESMEULES, OLIA MARINCEK, GÄELLE RAMET, VALENTINE ZENKER, AUDREY BOVEY, ERIC GIRODET, LORIS BONFILS, LAURA GIAQUINTO, MATTEO GORGONI, BRUNO PELLEGRINO, ELODIE MÜLLER, SOPHIE DESBIOLLES, JÉRÉMY BERTHOUD, LAURÉANIE BADOUX, KEVIN BUTHEY

CORRECTIONS
GREGOIRE GONIN

SECRÉTAIRE ADMINISTRATIF ET COMPTABLE
PIERRE-ALAIN BLANC

IMPRIMERIE
IMPRIMERIE SAINT PAUL

COMITÉ DE REDACTION
REDACTION EN CHEF
SÉVERINE CHAVE, THIBAUD DUCRET

DOSSIER
QUENTIN TONNERRE

CAMPUS ET SPORT
LUCILE TONNERRE

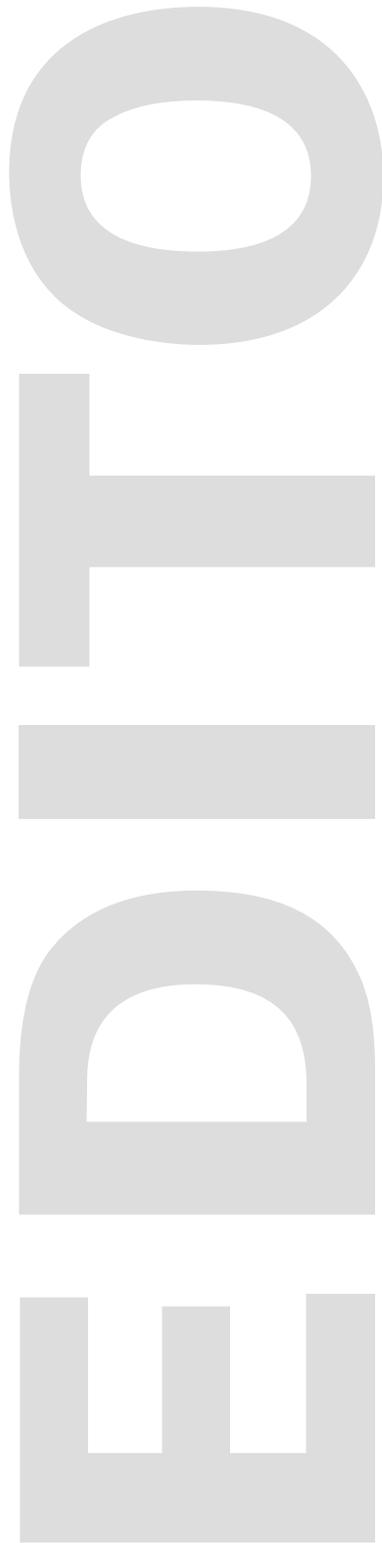
POLITIQUE, SOCIÉTÉ
LAURA GIAQUINTO

FAE
OLIA MARINCEK

CULTURE
JEANNE GUYE

WEB ET GRAPHISME
JULIE COLLET

Accordons-nous sur un désaccord



Vous l'avez peut-être vu en scrutant les murs de l'Unil ou ceux de Facebook et Twitter: vendredi 3 octobre, *L'auditoire* co-organise en compagnie du Comité du Vote Blanc une rencontre autour du thème «*Démocratie et droits politiques*». Si l'annonce de l'événement en aura intéressé certains et laissé d'autres de marbre, elle a récemment provoqué plusieurs réactions pour le moins épidermiques. En cause, le nom de l'un des deux participants à la discussion: Etienne Chouard.

Enseignant en économie-gestion, droit fiscal et informatique à Marseille, ce dernier s'est fait connaître sur la toile en 2005 pour ses prises de position contre le Traité constitutionnel européen, alors sujet d'un référendum. Suite à l'échec de celui-ci, il pousse plus avant sa réflexion et entame un véritable combat en faveur de ce qu'il nomme une «*vraie*» démocratie, qui impliquerait, entre autres, le remplacement de l'élection par le tirage au sort. Très investi dans sa lutte, celui que l'on appelle le «*Don Quichotte du Non*» enchaîne les débats et les conférences, en parallèle desquels il propose des «*ateliers constituants*» invitant tout un chacun à venir élaborer sa propre constitution. Ainsi, peu à peu, il parvient à faire entendre son discours. Un discours subversif, radical certes, mais néanmoins intéressant.

Fâcheuses tendances

Seulement voilà: dans sa recherche déterminée de «*la cause des causes*», dans sa volonté de ne se laisser arrêter par aucune étiquette ni préjugé, Etienne Chouard va piocher des idées «*intéressantes*» dans des discours à la globalité fumeuse, voire carrément puante, et n'hésite pas à fricoter avec des personnalités peu recommandables, Alain «*les sionistes veulent conquérir le monde*» Sorol en tête. Il lui aura donc fallu peu de temps pour être immédiatement fiché, catalogué facho et *persona non grata* sur la place publique.

Julie Collet

Démocratie et droits politiques



Vendredi 3 octobre, 17h30 à l'Anthropole auditoire 2106

Antoine Chollet, Etienne Chouard

avec la participation de **Thomas Wroblewski**

Ainsi, il y a quelques mois, lorsque le Comité du Vote Blanc est venu nous proposer cet événement, nous avons longuement hésité. En nous intéressant au personnage d'Etienne Chouard, nous avons, comme beaucoup, trouvé son combat louable et certaines de ses idées inspirantes, tout en regrettant qu'ils soient parasités par ses emprunts hasardeux et ses accointances gênantes. Nous n'adhérons et n'adhérons toujours pas à tous ses propos. Pourtant, nous avons tout de même accepté de le faire venir à l'Unil.

Les éléments qui nous ont convaincus sont précisément ceux qui semblent avoir échappé aux contestataires. Tout d'abord, la présence d'un second participant à la discussion: Antoine Chollet. Maître-assistant en SSP, ce dernier, s'il est également un défenseur radical de la «*vraie*» démocratie, apparaît néanmoins plus mesuré et surtout plus prudent dans les sources qu'il emploie. Mais si nous avons décidé de mettre sur pied cet événement, c'est également et avant tout pour l'opportunité d'un débat avec le public.

L'un des reproches récurrents adressés à *L'auditoire* concerne son absence

d'objectivité et de représentativité dans les sujets qu'il aborde. Si nous n'avons jamais prétendu à l'objectivité totale – existe-t-elle véritablement? – nous nous efforçons en revanche de nous intéresser à toutes les facettes des problèmes traités dans nos lignes. Ainsi, la confrontation aux avis contraires aux nôtres fait partie de la démarche que nous tentons d'appliquer.

La censure revient le plus souvent à supposer que les gens ne sont pas aptes à juger par eux-mêmes et faire preuve d'esprit critique. Non seulement l'événement du 3 octobre ne sera pas une tribune à la seule gloire d'Etienne Chouard et de ses idées, mais le public présent aura surtout le droit de choisir ce qu'il souhaite retenir de ses propos, de les questionner et même, s'il le souhaite, de les contester. Ça s'appelle «*le débat*», et vous êtes toutes et tous cordialement invités à y participer vendredi 3 à 18h dans l'auditoire 2106 de l'Anthropole, ou même par la suite sur la Toile, qui n'attend que vos échanges passionnés. •



«Le financement de la recherche est une responsabilité publique»

Rencontre avec Dominique Arlettaz

Dominique Arlettaz est recteur de l'Université de Lausanne depuis septembre 2006. Pour *L'auditoire*, il revient sur l'état actuel de la recherche à l'Unil, ses perspectives d'avenir et son modèle de financement.

Comment se porte actuellement la recherche à l'Université de Lausanne?

Dans nombre de pays, on distingue les universités de recherche et les universités d'enseignement. Cela n'a vraiment pas de sens. En Suisse, la recherche et l'enseignement sont indissociables et se nourrissent l'un de l'autre. C'est une culture bien ancrée et un fondement de base.

A l'Université de Lausanne, la composante «recherche» se développe particulièrement. Par exemple, en 2008, les subsides provenant du Fonds national de recherche scientifique (FNS) ont triplé par rapport à 2007.

Est-ce là une dynamique récente?

Depuis une vingtaine d'années, nous assistons à l'accélération de l'activité de recherche. Nous veillons à son omniprésence et à sa mise en valeur. Lorsqu'un chercheur vient chez nous, il a besoin d'une part de collègues et d'autre part de bonnes conditions matérielles. Par exemple, dans notre centre d'analyse des surfaces, nous détenons des équipements que l'on retrouve uniquement dans trois endroits au monde: Lausanne, Pékin et Pearth. En combinant ces appareils et les compétences, nous obtenons là quelque chose de presque unique. Le fait d'avoir de bonnes infrastructures engendre une attractivité et une spirale positive.

Les chercheurs ne subissent-ils pas de plus en plus la pression des *rankings* internationaux?

Les *rankings* ont été créés par le gouvernement chinois, qui voulait classer les universités mondiales, dans le but de faire grimper le niveau des universités en Chine. A partir de ce moment-là, ce pays a fait d'énormes progrès. De nos jours, je ne suis pas sûr que les *rankings* prennent de plus en plus d'importance. C'est vrai que la presse leur porte particulièrement



Dominique Arlettaz, recteur de l'Unil, et les tartelettes au citron offertes par *L'auditoire*.

attention, ce qui a une influence sur le politique et sur le public. Mais je les lirais un peu différemment. Il y a 17'000 universités dans le monde. Par conséquent, il ne faut pas regarder ces classements de manière très stricte, mais observer dans quelle fourchette l'université se trouve afin de s'assurer que la recherche y est primordiale.

La publication est un besoin naturel pour le chercheur

Quant aux chercheurs, ils ne sont pas mis sous pression à cause des *rankings*. Dans tous les cas, ils se doivent de publier. Certes, on doit être mesuré dans la pression qu'on leur met. Mais lorsqu'un chercheur trouve quelque chose de génial et le garde dans son bureau, c'est tout de même un peu dommage. Celui qui estime être un bon chercheur se mesure aux autres. Je ne dis pas qu'il faut publier à tout prix. Mais la publication est un besoin

naturel pour le chercheur. Et l'effort scientifique doit être visible.

Vers quel modèle de financement de la recherche et plus généralement des universités se dirige-t-on? D'après vous, comment va évoluer le partenariat public-privé?

Cela dépend beaucoup du pays dans lequel vous vous trouvez. Dans le système américain, une partie importante des universités sont privées (donations, écolages). C'est un système très différent du système suisse. Personnellement, je suis très attaché à ce que le financement des hautes écoles, des activités d'enseignement et de recherche, soit de la responsabilité du domaine public. Simplement car je pense que c'est un intérêt public. En Suisse, aujourd'hui, nous manquons cruellement d'individus avec une haute formation. Lorsque nous formons des jeunes chercheurs, seuls 3% feront de la recherche académique. Les autres intègrent le tissu économique, privé ou public, et ont besoin d'un bagage de recherche pour aborder un problème ou traiter une question

quelconque. Quand nous formons des chercheurs, c'est une contribution du système économique suisse ou étranger. Il faut que les pouvoirs publics restent conscients que c'est leur mission de financer l'enseignement et la recherche. De ce point de vue là, je leur fais largement confiance. L'Unil a un budget qui croît parallèlement à la croissance de l'institution grâce à l'engagement des pouvoirs publics et principalement du canton de Vaud. Je crois donc que le secteur public doit savoir qu'il a cette mission. Ce qui ne veut pas dire qu'il ne doit pas y avoir de financements privés. Il faut savoir dans quel cadre et dans quelles conditions. Dans tous les secteurs industriels, il est nécessaire de s'enrichir de l'expérience du privé.

D'aucuns constatent une emprise croissante de l'EPFL sur l'Unil et la fuite de certains départements de recherche vers l'Ecole polytechnique. Est-ce le cas?

Pas du tout. Il y a eu une opération forte entre 2001 et 2003. A cette époque, nous avons pris la courageuse décision de renoncer à certains domaines, notamment la chimie et la physique, qui sont particulièrement coûteux. Grâce à cela, nous sommes aujourd'hui très forts sur les secteurs qui relèvent de notre compétence. En revanche, ce qui est au contraire une chance, c'est la création de plates-formes techniques avec l'EPFL et d'autres institutions qui investissent à nos côtés dans du matériel onéreux. Les interactions avec l'Ecole polytechnique en termes de recherche résident donc dans ces plates-formes et dans diverses collaborations dans les domaines de l'oncologie et de la médecine. •

Propos recueillis par
Quentin Tonnerre

Le halal, vecteur d'intégration

En Occident, la norme du halal charrie les fantasmes les plus loufoques. Loin de ces poncifs, Christine Rodier, chercheuse à l'Unil, montre l'évolution des pratiques des descendants de migrants musulmans dans un ouvrage: *La question halal*.

Calais, 7 septembre. Des centaines de personnes répondent à l'appel d'un groupuscule d'extrême droite souhaitant «foutre dehors les migrants». Dans la foule, entre tatouages néonazis et saluts hitlériens, des cris de haine: «On va les tuer!» A la tribune, les organisateurs donnent le ton et ciblent la population musulmane: «Ne vous laissez pas égorger comme ils ont l'habitude de le faire!»

Pour Christine Rodier, chercheuse en sociologie des religions à l'Unil, ces manifestations xénophobes sont un terrain particulièrement éclairant sur l'aversion de l'Occident face à *La question halal*, titre d'un ouvrage qu'elle a publié cette année même. Dans ce genre d'accès d'islamophobie se cristallise le sens commun qui

tend à essentialiser l'individu de confession musulmane, souvent défini par une norme opératoire: le halal.

«Théologiquement, le halal représente ce qui est licite. Ce qui est licite à manger d'une part, mais également



dans les domaines de la sexualité ou des pratiques corporelles», explique Christine Rodier. Dans son étude, la chercheuse s'est penchée sur les usages que faisaient les descendants de migrants de cette norme. D'après

elle, «ces derniers ont des habitudes très différentes de leurs parents. Ils ont les goûts alimentaires de leurs contemporains, c'est-à-dire une cuisine plus rapide, plus neutre. Mais ils consomment ces plats à la seule condition qu'ils soient certifiés halal.»

Chez d'autres descendants de migrants, le halal prend un sens légèrement différent: ce n'est plus ce qui est licite mais par exemple le simple fait de manger sain, bio, à un niveau symbolique de pureté encore plus

important. Ils font ainsi la transition entre une tradition en partie fantasmée et la modernité. En ce sens, le halal est donc vecteur d'intégration. «Cette thèse passe très mal dans la société. Dans les manifestations contre l'immigration, on fait l'amalgame entre migrants, musulmans et égorgeurs. Or, les descendants de migrants ont modifié leurs habitudes, tout comme nous. On n'abat plus les poulets dans notre jardin.»

Le sens commun peine toutefois à effacer de ses croyances l'image du musulman égorgeant un mouton dans sa baignoire. Comme souvent, il suffirait pourtant de se tourner vers l'autre pour voir la réalité et la comprendre. •

Quentin Tonnerre

Le journalisme et les caméras cachées: une question de déontologie

Dans une ère d'expansion de l'audiovisuel, les documents s'amoncellent et une banque de données de plus en plus dense se forme. La caméra cachée, nécessaire au journalisme sous couverture, représente une part non négligeable de ces big data.

La caméra cachée, cette forme de récolte d'information peu déontologique et réputée sulfureuse, ne suscite pas les mêmes réactions selon les traditions et législations journalistiques. Entre une Suisse soumise à une réglementation stricte, des pays anglo-saxons gourmands de cette pratique, bénéficiant traditionnellement d'une grande liberté dans la recherche d'informations, et une France peu à peu écœurée d'en avoir usé trop fréquemment, la caméra cachée éveille indéniablement des questions éthiques majeures. Historien, journaliste et, depuis plus de dix ans, producteur de *Temps présent*, Jean-Philippe Ceppi cherche à répondre historiquement à des interrogations contemporaines quant à cette composante importante du journalisme d'investigation.

Le projet, développé sous la responsabilité du professeur François Vallotton, s'articule autour de plusieurs axes. Dans un premier temps, «un questionnement quant aux origines du journalisme sous couverture, mais surtout comment l'on a pu rendre compatible cette idée peu déontologique au nom de l'intérêt public avec la violation du principe de la sphère privée». Puis une analyse des différents courants qui l'accompagnent, avec des allers et retours entre usage et répression.

Une question de pays

L'étude de Jean-Philippe Ceppi a une vocation particulièrement comparative entre les approches respectives des différents pays dans lesquels celui-ci centre ses recherches. On y découvre donc de fortes différences entre la Suisse et la France, où la

caméra cachée a tendance à être réprimée, et les USA ainsi que la Grande-Bretagne, pays dans lesquels sa pratique est autrement plus favorisée. Ce ne sont pas moins de 500 reportages sur une base de données de 4000 fichiers que M. Ceppi a déjà visionnés. Véritables trésors qu'il a pu traiter grâce aux documents et au soutien des archivistes de la BBC, l'INA et la RTS.

Recherchant l'impact historique de «découvertes que l'on n'aurait jamais pu faire autrement», selon ses dires, Jean-Philippe Ceppi mène un ouvrage unique sur un sujet peu étudié: le journalisme d'investigation et son histoire. Cette thèse, à laquelle il consacre son temps libre, mêle sa passion pour cette discipline et pour son travail, lui offrant «le luxe de pouvoir réfléchir à son métier».

Des thèses interactives

Outre son investissement dans un domaine relativement peu étudié, Ceppi souhaite également faire évoluer la forme des thèses de doctorat. Selon lui, «une thèse ne doit pas juste être un gros livre qui prend la poussière». Il voudrait ainsi développer une sorte de thèse interactive, sous forme de documentaire comme d'e-book, et la rendre publique et utile. Une initiative innovante, éventuellement controversée, qui va de pair avec son projet de recherche. Lequel pourrait d'ailleurs représenter un intérêt public qui bénéficierait d'une telle innovation en la matière. •

Fanny Utiger

De la mouche à l'homme

Bientôt les synapses n'auront plus de secrets pour nous!

La recherche, c'est sans aucun doute l'apanage de la Faculté de biologie et de médecine (FBM). «Elle est cette pulsation qui permet d'avancer, de repousser les frontières», d'après Béatrice Desvergne, doyenne de la faculté et directrice de la formation et de la recherche. Et, parfois, ladite recherche se penche sur d'étonnantes pistes: c'est le cas pour l'équipe de Vladimir Katanaev, professeur associé au département de pharmacologie et de toxicologie de l'Unil.

Découverte au cœur du système nerveux

En effet, l'équipe a mis en évidence l'un des mécanismes de base responsable du développement et du bon fonctionnement du système nerveux. La plasticité synaptique, soit la capacité des synapses à changer et à s'adapter en fonction des diverses sollicitations, est cruciale pour les processus d'apprentissage et de mémorisation. La voie de signalisation intracellulaire dite Wnt contrôle la formation des synapses et assure leur maintien dans le système nerveux d'organismes aussi divers que la mouche ou l'homme. Un dysfonctionnement de cette voie peut être à l'origine d'une perte de synapses et d'une neurodégénérescence. Dès lors, comme le souligne le professeur Katanaev, «une bonne compréhension des mécanismes moléculaires impliqués dans la voie de signalisation Wnt au niveau synaptique est capitale, tant d'un point de vue fondamental que médical». Même si la voie Wnt a déjà fait l'objet de nombreuses découvertes, il reste tout de même des inconnues en ce qui concerne la formation des synapses. A noter que plusieurs protéines sont impliquées dans ces processus: les protéines Wnt, Go ou encore Ankyrine 2.

Drosophila melanogaster

C'est grâce à la mouche du vinaigre – *Drosophila melanogaster* – que les scientifiques ont pu mener à bien leurs travaux, car elle constitue un excellent modèle pour étudier le système nerveux. Grâce à une combinaison de diverses techniques de recherche, ils



Mouche du vinaigre/*Drosophila melanogaster*.

ont découvert une nouvelle branche de la voie de signalisation Wnt, décisive pour la formation des synapses.

Dans le détail (mais pas trop quand même), les chercheurs ont démontré que le récepteur aux protéines Wnt, baptisé Frizzled, est capable d'interagir avec un autre acteur, la protéine hétérotrimérique Go, laquelle va à son tour contrôler un autre joueur connu: l'Ankyrine 2. Cette cascade de régulations, qui s'apparente à un jeu de dominos, aboutit à la réorganisation du cytosquelette des microtubules, à l'origine de la formation des synapses. Or, l'étude démontre que cette nouvelle branche de traduction du signal est conservée dans les cellules neuronales aussi bien chez les drosophiles que chez les mammifères. «Ces résultats nous amènent à conclure que nous avons découvert l'un des mécanismes généraux responsables du développement et du bon fonctionnement du système nerveux», résume Vladimir Katanaev.

LAB/LIFE

Après avoir fêté sa première décennie, la Faculté de biologie et de médecine de l'Unil a mis sur pied, en collaboration avec le Musée de la main et l'Interface sciences-société, une exposition intitulée «LAB/LIFE: exploration du vivant» (du 25 septembre 2014 au 22 février 2015). Destinée au grand public, elle met en lumière la recherche contemporaine dans les domaines concernés. C'est l'occasion de retrouver les mouches du vinaigre, mais aussi de se plonger dans les sciences du vivant avec des thèmes aussi variés que le diabète, l'arabette des dames, les bactéries, l'ADN, les crottes de loup, etc. N'attendez plus pour vous mettre dans la peau d'un chercheur! •

Julie Collet

Les robots n'incitent pas les enfants à ranger

Les robots vont-ils s'introduire dans nos foyers? Eclairage.

A l'heure actuelle, les hypothèses les plus fantasmées, autrefois dignes de la science-fiction, ont cédé place à la réalité. La technologie a envahi notre quotidien, à tel point qu'il devient difficile de se passer ne serait-ce qu'un seul jour de son smartphone. De la même manière, le domaine de la robotique s'est considérablement développé et, de ce fait, démocratisé. Inéluctablement émerge donc la question de l'interaction entre humains et robots. «Comment les gens perçoivent-ils, acceptent-ils et utilisent-ils les robots domestiques?» Une problématique plus qu'actuelle à laquelle Julia Fink, doctorante à l'EPFL, a tenté de répondre dans sa thèse, *Dynamics of Human-Robot Interaction in Domestic Environments*.

De l'aspirateur intelligent à la boîte incitatrice au rangement

Durant quatre ans, la chercheuse s'est attelée à «proposer un nouvel éclairage sur les phénomènes qui conduisent à percevoir les robots comme des entités sociales, sujettes à anthropomorphisme». La première étape de la recherche a consisté à munir plusieurs familles d'un robot aspirateur utile au quotidien et accessible à tous, le Roomba. Le but étant d'observer sur le long terme la manière dont l'aspirateur s'intègre dans la sphère domestique. Le résultat fut décevant, explique la

chercheuse: «Sur neuf familles, seules trois l'ont définitivement adopté.» Dans un second temps, la construction du robot Ranger, destiné à motiver les enfants à ranger leurs jouets, a permis d'approfondir davantage la compréhension de l'interaction entre humain et robot. En effet, le Ranger avait alors pour finalité d'adopter un comportement adéquat, afin d'encourager au mieux l'enfant à accomplir sa tâche de manière ludique, mais sans le distraire. Finalement, le Roomba et le Ranger n'ont eu que peu d'influence sur la routine des familles interrogées. Le processus a cependant apporté certaines précisions non négligeables concernant la manière dont l'homme perçoit les robots, les modes d'interaction ainsi que les facteurs d'acceptation de ces êtres pour le moins artificiels.

Quant à savoir si les robots feront un jour partie intégrante de l'univers familial, Julia Fink demeure sceptique et imagine plutôt le développement de «*smart homes*, équipées de capteurs capables de réagir avec une certaine intelligence et non pas des sortes de robots humanoïdes». •

Audrey Bovey



Ranger, le robot censé aider les enfants à ranger leurs jouets.

Jésus Crise

C'est devenu un lieu commun, au XXI^e siècle, d'affirmer que l'économie domine le monde. Plus que jamais, le nerf de la guerre a pris de l'importance; et la marchandisation gagne du terrain dans tous les domaines. Y compris celui des religions?

Auteur notamment d'une étude sur le marché tournant autour du sida et de plusieurs articles sur la consommation des études supérieures, Jean-Claude Usunier, professeur honoraire en HEC spécialisé dans le marketing, s'intéresse depuis longtemps à la marchandisation de divers domaines.

Partant du constat que l'économie a pris une importance extrême dans la société actuelle, allant jusqu'à coloniser notre vocabulaire – on parle d'offre, de demande et de consommation pour tous les domaines de la vie quotidienne – le professeur a voulu se pencher sur le vaste monde des religions et de la spiritualité.

C'est à l'occasion du centenaire HEC, en 2011, que le colloque «Religions as brands: the marketization of religion and spirituality» voit le jour. Quatre ans plus tard, treize des quarante papiers rendus pour l'occasion sont publiés dans un ouvrage collectif. Coédité par Jean-Claude Usunier et Jörg Stolz, doyen de la Faculté de théologie et co-organisateur de la conférence, le livre aura en outre eu le mérite de faire collaborer deux facultés rarement mises en contact au sein de l'Unil.



Religions de marque, fidèles consommateurs et biens de salut

Ces dernières années, les publications se sont multipliées pour tenter de décrypter les stratégies mises en place par les religions pour se commercialiser. Appliqué à ces dernières, le vocabulaire économique peut surprendre: «Dans le paradigme du marché des religions, les organisations religieuses sont considérées comme des «firmes» et les fidèles sont vus comme des «consommateurs» de «produits religieux». Les religions peuvent alors être analysées comme des «marques» qui véhiculent des expériences et des images

spécifiques», peut-on ainsi lire dans la description du colloque. De là naissent certaines difficultés: «Si le produit ne fonctionne pas, le marché change le produit, explique Jean-Claude Usunier. Alors que l'Église doit changer les dogmes.»

Pour ou contre la marchandisation des religions?

Les avis sont polarisés: il y a d'un côté les partisans du marché, vu comme pacifique, visant le bien commun, adoucissant les mœurs et favorisant les échanges; et de l'autre ceux qui voient la marchandisation générale comme un

brin inquiétante. Pour sa part, Jean-Claude Usunier hésite: «Si j'étais tout à fait convaincu, je ne me poserais pas toutes ces questions», explique-t-il avant d'ajouter: «Mon optique était de montrer les limites du marketing dans ce genre de domaines. Mais je me suis vite rendu compte que ce n'était pas si simple.» Au cœur du problème: la frontière entre sacré et profane, bien moins évidente qu'on ne pourrait le croire. Il n'est pas toujours facile de «rendre à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui appartient à Dieu». C'est cette séparation difficile à définir qui fixe les enjeux de la problématique abordée par les contributeurs de l'ouvrage.

Sacré et profane: une frontière floue

L'intérêt suscité par le livre à sa sortie – tant à l'interne qu'à l'externe, avec notamment une couverture médiatique impressionnante – témoigne d'ailleurs de l'importance d'une telle problématique dans notre ère où le symbolique gagne du terrain en marketing, et inversement. •

Séverine Chave

Quelle vérité derrière la télé-réalité?

Pour beaucoup d'entre nous, la télé-réalité n'est rien d'autre qu'une ineptie d'une médiocrité sans pareil. D'après certains chercheurs, elle relève plutôt d'un système contrôlé et rôdé qui nous incite à y adhérer.

«L'accès à la raison est rendu plus difficile quand les masses dans lesquelles elle devrait pénétrer s'adonnent aux sensations fournies par ce culte mythologique sans dieux.»

À travers ces mots, Kracauer compare ce culte aux jeux du cirque romains, institués et réglés par le pouvoir. Ni la loi du plus fort ni une norme évaluative juste n'y est applicable.

Seule l'issue voulue et truquée par l'institution se réalise, en dehors de toute logique. Cette pensée, publiée en 1927, est superposable au fonctionnement de la télé-réalité.

Des émissions séduisantes et subversives

Olivier Voirol, MER à l'Unil, sociologue de la culture et des médias et spécialiste de l'École de Francfort, étudie ce phénomène depuis plusieurs années. Il parle de deux niveaux de lecture: «Au premier abord, ces émissions se présentent de manière attrayante car elles jouent sur les frontières de ce qui est acceptable ou de ce qui est réel. Tout semble possible.» C'est l'école à l'envers.

Cependant, à y voir de plus près, on découvre «un système contrôlé, voire quadrillé, organisant la concurrence et

la cruauté, en nous incitant à y adhérer».

Un autoritarisme omniprésent

Ce média de masse, mélange de jeu TV, de *talk show* et de documentaire, se veut présent dans l'actualité. Gavé d'argent, il utilise le ressort dramatique, joue avec les frontières du supportable et attise la critique. Il adore le scandale et la controverse dont il se nourrit.

Voulant faire entrer le monde dans une boîte, il est doté d'une énorme infrastructure qui sert à gommer les défauts et l'artificiel, afin de faire croire à cette

irréalité. Son message antidémocratique pousse à accepter l'injustice et se gausse de la compassion et de la misère.

La télé-réalité adore le scandale et la controverse

Afin de lutter contre ces médias sans limite, en pleine expansion, il faut encourager la critique objective et non agressive, qui dévoile la vraie nature de ce phénomène. •

Eric Girodet

Dessine-moi un mouton

Les publications de sociologie ou de science politique paraissent en général dans des revues académiques, mais elles peuvent aussi servir à éclairer un public plus large. Parmi une liste de thèmes abondante, zoom sur une thèse en cours de réalisation.

La Faculté des sciences sociales et politiques (SSP) abrite une multitude d'instituts, laboratoires et autres groupes de recherche répartis selon leurs lignes d'investigation. Parmi eux, on peut citer le CRAPUL (Centre de recherche sur l'action politique de l'Université de Lausanne) ou le Labso (Laboratoire de sociologie). C'est au sein de ce dernier que la doctorante Natalie Schwarz réalise une thèse au titre intrigant: *La communication visuelle de la nouvelle UDC: la mobilisation des héritages visuels et la provocation maîtrisée dans la politique suisse*.

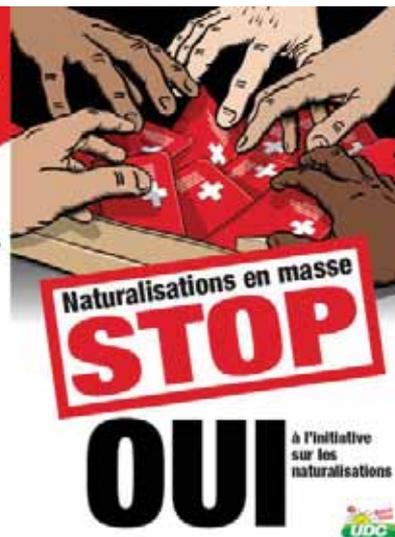
L'icône de la UDC comme objet d'étude

L'UDC, un sujet très actuel de débat et d'étude dans les auditoriums. Quoi de plus normal pour ces filières où l'on s'intéresse autant aux partis politiques qu'à leur évolution et aux questions sociétales qui les entourent. L'objet de cette thèse peut donc être considéré comme plutôt banal, mais il est traité sous un angle novateur.

Un objet banal sous un angle novateur

En partant de l'importance accordée au visuel et aux symboles en politique, cette recherche propose une socio-histoire des images axée sur la circulation de motifs visuels et imaginaires au sein des productions issues de la communication de l'UDC à partir de 1992.

Les images sont considérées comme des «sources de connaissance à part entière» dans un travail qui vise à faire la lumière sur leurs «enjeux communicationnels», trop souvent laissés de côté par les spécialistes. Cette investigation se penche ainsi sur «la culture



médiatique et visuelle d'un parti politique, considérée comme un ensemble de pratiques de production et d'échange de significations», et son fonctionnement.

Méthode et enjeux

La thèse se construit par étapes selon une démarche relativement classique en histoire des médias, mais rigoureuse: le travail de corpus, qui consiste à réunir un ensemble de documents avant de les analyser de différentes manières. Le projet s'inspire aussi d'autres disciplines telles que les Visual Studies ou d'une perspective innovante en analyse de discours bien installée dans la sphère germanophone (*Wissenssoziologische Diskursanalyse*).

«L'UDC utilise ces représentations et les réaménage à son avantage»

Au «pourquoi?» du sujet, Natalie Schwarz répond par la volonté de

comprendre comment l'UDC cherche à mobiliser l'électorat grâce à son visuel. Mais il y a aussi le souhait de «reconstruire un imaginaire partagé actuel en Suisse», la chercheuse étant consciente du fait que toute argumentation politique tend à mobiliser des représentations culturelles sédimentées pour atteindre cet objectif.

Quelques pistes de réflexion

Sans pouvoir parler de conclusions abouties à l'heure qu'il est, la doctorante avance cependant des pistes de réflexion pour la suite de sa recherche: «Ce que l'on observe déjà, c'est que les images mobilisées par l'UDC fonctionnent beaucoup par récupération d'idées ou d'éléments visuels d'identité et de communauté nationales. Le parti utilise ces représentations identitaires également pour les réaménager à son avantage.» •

Sur le front de l'antidoping

La lutte antidopage a-t-elle vraiment l'effet escompté? Pas sûr...

Penser autrement la prévention du dopage dans le cyclisme: une thématique sur laquelle se sont penchés Olivier Aubel, maître-assistant à l'Institut des sciences du sport de l'Unil, et Fabien Ohl, doyen de la Faculté des SSP.

Pour ce faire, les deux chercheurs ont dépassé les stéréotypes du dopage, notamment celui de la faute morale individuelle, afin d'étudier la manière dont a été conçue la lutte actuelle et de déboucher sur la réalisation d'une prévention efficace. On apprend ainsi que la précarité de l'emploi, les conditions de travail et la surcharge des compétitions sont trois raisons qui poussent les athlètes dans ces travers.

La nécessité de renforcer le suivi des coureurs par des spécialistes

Pour Olivier Aubel, «la nouvelle génération sait désormais s'entraîner, ce qui la rend totalement différente des précédentes». D'après lui, le dopage ne serait pas la cause d'une quelconque vénalité mais bien plus lié à une question culturelle.

Se heurtant à la réticence des coureurs et des équipes vis-à-vis d'un sujet tabou, le duo de sociologues a dû gagner la confiance de l'Union cycliste internationale avant de pouvoir terminer sa recherche.

Au terme du travail, un constat émerge: la nécessité de renforcer le suivi des coureurs par des spécialistes mieux formés, couplée avec le développement des ressources technologiques et organisationnelles dont bénéficient les équipes. •

Pour une uni qui dure

Etudier, apprendre, rechercher, découvrir; c'est bien. Le faire en se souciant de l'impact de sa démarche, c'est encore mieux. Focus sur l'une des actions du dicastère Durabilité et campus pour assurer une université durable.

À son entrée en fonction en 2011, la nouvelle direction de l'Unil décidait de placer la durabilité au cœur de ses préoccupations. Un dicastère Durabilité et campus était alors créé et le vice-recteur Benoît Frund nommé à sa tête. Le but de cet organe: renforcer les pratiques durables à l'Unil, aussi bien dans l'enseignement et la recherche qu'au sein de la vie sur le campus. Pour ce faire, un plan stratégique est mis sur pied chaque année afin d'œuvrer dans ces différents domaines. L'une des quatorze actions planifiées en 2014 vise ainsi à établir un état des lieux des achats effectués par l'Unil. Entamée l'an dernier, celle-ci a déjà débouché sur une étude concernant la gestion des flux de laboratoires de la Faculté de géosciences et environnement (FSGE).

Acheter, utiliser, éliminer

Dirigé par l'écotoxicologue Nathalie Chèvre et réalisé par le civiliste Mathieu Aeby, le projet avait, à l'origine, pour but de quantifier les intrants et déchets en FGSE. «Au départ, nous pensions ainsi pouvoir centraliser les achats de tous ces labos en un même point», confie Julien Meillard, adjoint du dicastère Durabilité et campus. Mais face à la grande variété de produits et à la faible quantité employée d'un lieu à l'autre, la centralisation n'a plus semblé pertinente. En revanche, l'étude s'est révélée bénéfique en ce qu'elle a fait apparaître des problèmes de stockage et d'élimination, le personnel responsable n'étant pas toujours au fait de l'exacte procédure à suivre. «Nous

avons donc mis en place une meilleure communication et l'étude a donné naissance à un guide indiquant la marche à suivre pour ces différents procédés», explique Julien Meillard.

Des problèmes de stockage et d'élimination

Certains éléments de l'infrastructure mise à disposition des chercheurs étaient également inadaptés; ils seront donc remplacés. De plus, Nathalie Chèvre nous informe qu'une laborantine responsable sécurité a récemment été engagée et s'occupera de la gestion des déchets. Pour ce faire, un espace de stockage sera créé à l'extérieur du bâtiment.

L'état des lieux des achats devrait ensuite être élargi à d'autres domaines de l'Unil. Delphine Doucot, également adjointe du dicastère Durabilité et campus, confirme avoir déjà effectué une première étape de quantification du matériel informatique et du papier utilisé sur le campus. «Par la suite, explique-t-elle, nous aimerions vraiment pouvoir mettre en place une politique d'achats qui soit véritablement intégrée dans le fonctionnement de l'Unil.» •

Thibaud Ducret



Complément sur le web!

CREDIT SUISSE 

Recevez dès maintenant
un bon Ticketcorner
de 50 CHF.



Credit Suisse Viva – l'offre pour les jeunes et les étudiants:
ouvrez maintenant un paquet de prestations bancaires tout
simplement dans votre succursale ou sur credit-suisse.com/viva.

Credit Suisse

viva

Prestations bancaires attractives –
découvrez davantage



Rencontre avec Isabel Müller, styliste

Interview

Dans un monde où prêt-à-porter rime souvent avec prêt-à-penser, *L'auditoire* a décidé d'interroger une créatrice pour qui s'habiller ne revient pas à se couvrir, mais bien à affirmer sa personnalité.

Vous êtes styliste depuis plus de trente ans. Comment avez-vous choisi cette profession?

Petite, j'étais plutôt matheuse, je voulais faire médecine. A l'époque, coudre était un hobby. A 14 ans, en cours de couture, l'enseignante nous a demandé de nous procurer nous-mêmes des tissus, en nous promettant de nous aider à réaliser la pièce de notre choix. Les autres ont réalisé des maillots de bain ou des jupes. J'ai choisi la robe de mariée.

Un choix ambitieux, vous en conviendrez. Quelle a été la suite de votre parcours?

Vers la fin des années 1970, j'ai intégré une école de design en Espagne. Puis je suis partie effectuer un stage à Londres pour apprendre l'anglais. J'ai trouvé un poste chez un tailleur, où j'ai eu l'opportunité d'intégrer l'atelier, ce qui m'a permis de perfectionner mes techniques de couture ainsi que de découvrir de nouveaux modèles.

Plus tard, j'ai ouvert ma première boutique, Les Belles ReBelles, à Genève. On me demandait surtout des robes du soir ainsi que des robes de mariée.

En 1989, j'ai remporté le concours Mode In des jeunes créateurs genevois pour la catégorie robe de mariée. Nous étions 300 candidats pour huit catégories.

«Elles me demandaient des coupes particulières, elles osaient notamment le jeans ou parfois même le cuir»

Quelles différences observez-vous entre une future mariée des années 1980 et une future mariée actuelle?

A cette époque-là, les femmes avaient plus d'envies. Elles me demandaient des coupes particulières, elles osaient notamment le jean ou parfois même le cuir. Aujourd'hui, elles veulent des robes «qui leur ressemblent» sans réellement savoir à quoi elles aimeraient ressembler. Mon approche est différente, il faut plus de temps pour trouver chaussure à son pied. Je dois cerner leurs envies et leurs



Gaelle Ramet

Robe de mariée, Atelier La Mariée Isabel Müller.

attentes, mais encore faut-il qu'elles osent les exprimer!

L'autre grande différence, c'est la personne qui accompagne la future mariée. Avant, elle venait seule, avec la mère ou la sœur. Aujourd'hui, les futures mariées viennent avec leurs copines. Le choix de la robe est plus complexe car l'image de la copine «en belle robe» est parfois difficile à assumer.

En définitive, je dirais que le mariage a perdu de sa symbolique sociale. Avant, se marier, au-delà de l'engagement, c'était également l'occasion d'exprimer ses goûts et sa personnalité. Aujourd'hui, cet aspect-là semble avoir perdu de son importance. •

Propos recueillis par Laura Giaquinto



Gaelle Ramet

Robe de cocktail, Atelier La Mariée Isabel Müller.



Gaelle Ramet

Laçage, Atelier La Mariée Isabel Müller.

Soyez chic!

Au sein d'une société dans laquelle l'industrie de la mode a pris une place immense, l'habit fait le moine. L'apparence est, depuis l'Antiquité, le moyen de matérialiser une hiérarchie entre les personnes. Les codes durent au fil des siècles, distinguant les origines sociales, les genres, voire même l'âge.

Malgré une diversité apparente, la signification de nos vêtements est encore très forte. La manière dont nous nous apprêtons est soumise à tant de robustes traditions que nous nous y soumettons sans vraiment y réfléchir.

En effet, si vous n'iriez pas à l'opéra en jogging Adidas, ce n'est pas seulement parce qu'Anna Wintour ne cautionnerait pas un tel faux pas, mais parce que des coutumes se sont accumulées depuis des centaines d'années dans votre subconscient. On ne se fait pas beau sans raison et l'histoire explique pourquoi. Alors, même si ces tendances contingentes deviennent soudain moins coercitives, elles n'en restent pas moins présentes.

Entre activités nobles et officielles

Sous l'Ancien Régime, et particulièrement à l'heure des fastes de Versailles, les nobles souhaitaient imposer leur pouvoir sur le Tiers Etat. Vivant dans le luxe de leurs palais, ils ne s'adonnaient pas aux mêmes activités que le peuple. Théâtres et salons étaient remplis exclusivement de ces mondains tandis que le reste de la population travaillait pour gagner sa croûte. Il en a résulté que les habits respectifs de ces classes étaient bien différents. Sobres et pratiques d'un côté, luxueux et encombrants de l'autre.

Aujourd'hui encore persiste une certaine tradition pour les endroits dits «nobles»: un *dress code* est de mise, comme si la conscience collective avait gardé en son sein une idée de hiérarchie des activités, imposant une tenue soignée pour celles qui, autrefois, n'étaient réservées qu'à une mince couche de la population.

Cependant, si le peuple n'a pas toujours eu accès aux lieux guindés, chacun a pourtant possédé un habit du dimanche. Il a constamment été question de garder sa plus belle robe, son plus bel ensemble pour les occasions exceptionnelles. Cérémonies, fêtes ou cultes: tant de situations pour lesquelles il a longtemps été

nécessaire de se faire beau ou belle afin d'en attester l'importance. Par ailleurs, cette habitude, elle aussi, dure jusqu'à aujourd'hui: lorsque votre arrière-petite-cousine par alliance se marie, vous ne vous y rendez pas en tongs et, si excentrique que l'on soit, l'on évitera de porter du pastel à un enterrement. C'est, au-delà d'un simple étalage matériel, une forme de tradition plus forte qui perdure, une décence à observer.

Une évolution de l'habit en lui-même

Etablir la façon dont les tendances ont évolué au fil des siècles prendrait des volumes. Cependant, les vêtements, et en particulier ceux que l'on qualifierait d'élégants, ont connu un tournant au début du siècle dernier. L'habillement était jusque là très genré, véhiculant une idée systématique de virilité pour les hommes et de féminité pour les dames, un carcan dans lequel ces dernières furent gardées jusqu'à la Première Guerre mondiale. Cette période demanda alors la présence de beaucoup d'entre elles au travail. A ce moment-là, comme la plus grande partie de la population avait pu l'expérimenter depuis longtemps, on s'aperçoit qu'un emploi nécessite généralement un accoutrement pratique et adapté. Adieu faux-culs et corsets. C'est du moins ce qui ressort de la mode des Années folles. Ce grand changement apportera donc une nouvelle optique de l'élégance, sortant la mode d'un clivage trop radical entre l'habit féminin et masculin – bien que l'on attendît le temps que l'on connaît pour que les femmes s'émancipent et portent librement des pantalons. Aujourd'hui, marques ou matières précieuses mises à part, les habits élégants englobent un panel plus large qu'alors. Mais une idée de chic perdure, que l'on apporte par touches bien étudiées lorsque cela est nécessaire. •



Gaelle Rammet



Sexons!

Vesper: un pendentif affriolant

Il ressemble à un élégant bijou féminin. Et pourtant... Le Vesper lancé par Crave est en réalité un vibromasseur plaqué or.

Innovation et design sont les maîtres-mots de la start-up californienne Crave. C'est d'une association avec le designer industriel Ti Chang qu'est né Vesper: un objet qui se veut à la croisée de la mode, de la fonctionnalité et du plaisir. En effet, la seule différence avec le collier que vous offrez à votre tante pour ses 40 ans: le petit bouton qui le fait vibrer pour un usage intime ainsi que son port USB pour le recharger.

Le Vesper se décline en argent, or rose ou plaqué-or 24 carats et devrait être disponible dès le 7 octobre. Reste tout de même à déboursier 167,- hors frais de port pour sa version dorée... Le prix du luxe, de l'innovation et de l'audace.

Adieu Rabbit rose fluo, bonjour discret Vesper

Privilégier une simplicité minimaliste change radicalement l'approche que l'on peut avoir d'un sex toy. Le Vesper est, sans aucun doute, moins effrayant qu'un Rabbit flashy ou que bien d'autres objets du genre, qui restent tabou ou sujets aux blagues. Au fond, Vesper est un produit créé par une femme pour d'autres femmes. Ti Chang déclare d'ailleurs que sa vision en tant que conceptrice «a toujours été que les gens se sentent à l'aise avec un objet considéré comme tabou». Il y a donc



Vesper, un pendentif qui cache un sex toy.

simplement le parti pris de rendre le sex toy aussi plaisant que le plaisir qu'il peut donner.

Reste à savoir comment l'utiliser. Et à qui s'adresse Vesper? Car reconnaissons que cela n'est sans doute pas du goût de la majorité, malgré son aspect ludique. Certaines l'aimeront pour son côté prospectif, d'autres le porteront en signe d'émancipation – plutôt *badass* d'assumer son onanisme en public – et finalement certaines le garderont à la maison comme un simple vibreur.

Vesper laisse le choix, il n'y a pas de guide établi, seulement des possibilités. Notez que vous pouvez sans doute également l'utiliser pour assembler vos meubles IKEA. •

Julie Collet



Multilingue

Svizzeri e stranieri, tra passato e presente

E' cambiata la Svizzera? E' cambiata la percezione dell'altro dopo l'iniziativa contro l'immigrazione di massa?

Da chiamare «italiani in Svizzera» e non «svizzeri italiani». I primi risultano da un passato migratorio, i secondi, cittadini su territorio svizzero italofono. Distinzione importante dopo più di 150 anni di immigrazione italiana. Un'ondata di manodopera in cerca di lavoro che travolse la Svizzera e che dalla metà dell'ottocento vide circa 5 milioni di italiani sfociare sul mercato del lavoro. Purtroppo le prime regolamentazioni e i primi accordi avvennero soltanto un secolo più tardi.

Da chiamare «italiani in Svizzera» e non «svizzeri italiani»

Particolarmente quest'anno, ricorre il cinquantesimo anniversario dell'accordo sull'emigrazione italiana in Svizzera, ratificato a Roma il 10 agosto 1964. Il testo, tutt'ora in vigore, prevede numerosi vantaggi alla manodopera italiana in Svizzera sull'impiego, il soggiorno, lo stabilimento, le condizioni di lavoro o il ricongiungimento dei familiari. Successivamente i partiti nazionalisti

e di destra si schierarono contro una nuova ondata immigratoria. L'*iniziativa contro l'inforestieramento* promosso dal capo del movimento repubblicano fu respinta dal popolo svizzero il 7 giugno 1970 con 54% dei voti.



Il 9 febbraio scorso l'*iniziativa contro l'immigrazione di massa* voluta dall'UDC passa per una manciata di "no". In un periodo che vede un aumento dei flussi migratori, l'Italia diventa un rubinetto aperto da cui scendono richiedenti asilo sbarcati sulle coste ma anche frontalieri italiani (+7% in Ticino per il primo triennio 2014). E' cambiata la Svizzera? E' cambiata la percezione dello straniero? Tante domande da seguire sul sito web dell'*auditoire*. •

Matteo Gorgoni



CHRONIQUE SATIRIQUE

Ebola? Très peu pour moi!

Desproges disait: «Moi j'ai pas de cancer, je suis contre.» Le personnage n'étant pas la moitié d'un con, je décide de mon côté que je n'aurai pas Ebola. Je trouve ça peu hygiénique.

AEbola toucherait nombre d'inconscients en Sierra Leone, en Guinée et au Liberia. Je ne comprends pas comment ces gens peuvent encore vivre dans ces régions où l'on attrape pléthore de maladies. Regardez, moi par exemple, je cotise chaque mois dans la caisse maladie la plus compétitive du pays, ce qui me permet d'obtenir n'importe quel soin quand j'en ai besoin. On m'a dit que les victimes d'Ebola n'en avaient pas les moyens et que leur système de santé était déficient.

Premièrement, je trouve qu'on n'a pas à se plaindre quand on ne va pas voter.

Les Africains ne votent pas assez

Le 28 septembre, moi j'ai voté «Non» à la caisse unique (oui, comme les Bourbines!). Eh bien quand les Africains prendront la peine de se déplacer aux urnes comme moi, j'entrerai éventuellement en matière. En fait, non. Non, parce que je suis contre Ebola. Je pense qu'il est malsain d'attraper des maladies contagieuses. On fait bien ce qu'on veut de

son corps, mais lorsque ça implique d'autres personnes, ma grandeur d'âme dit «halte là». En plus, à la télé, Darius dit que c'est pas très agréable et que ça implique de supporter des douleurs un peu partout. Ma vie est déjà bien assez compliquée et injuste pour que j'aie à supporter une telle adversité. Tenez: l'autre jour, mon médecin m'a annoncé que j'avais une terrible allergie au «boulot». J'étais anéanti. J'ai tout de suite annoncé ça à mon patron qui, après m'avoir traité d'«inénarrable sous-merde», m'a congédié. Il s'est avéré, par la suite,

que je n'étais pas allergique au «boulot» mais au «bouleau». J'ai donc pris l'initiative de me désensibiliser afin de ne pas m'éteindre dans d'insupportables souffrances. Mais quand j'ai appelé mon assurance, un mec m'a parlé d'une question de franchise et m'a annoncé que je n'avais pas droit au remboursement. Il m'a proposé un contrat bien plus onéreux mais plus efficace. J'ai accepté, c'est important d'être bien assuré. •

Quentin Tonnerre



Vingt-cinq ans de traduction lausannoise

Le 6 septembre dernier, le Centre de traduction littéraire de Lausanne fêtait ses 25 ans et organisait, pour l'occasion, une soirée de lectures dans le cadre du Salon des auteurs de Morges, le Livre sur les quais. Retour sur une soirée anniversaire placée sous le signe de la découverte et de la connaissance mutuelle.

Fondé en 1989 sur l'initiative du professeur Walter Lenschen, le Centre de traduction littéraire (CTL) fut créé dans le but d'offrir aux traducteurs et traductrices une plateforme d'échange et de dialogue à part entière. À cette époque, les étudiants et étudiantes ne disposaient pas de formation spécifique les préparant au monde assez clos et parfois cruel de la traduction littéraire. C'est donc pour pallier ce manque et préparer les futurs professionnels que le CTL a été fondé.

Le 6 septembre dernier, les Ateliers Moyard de Morges recevaient les invités du CTL pour une soirée de gala et de lectures présidée par la directrice du centre, Irene Weber Henking. La soirée a débuté par une ouverture musicale du baryton-basse Francesco Biamonte, anciennement assistant de Mme Weber Henking. La soirée s'est poursuivie sous le signe de la lecture croisée.

Faire ressentir la même émotion

Dix haïkus marins d'Andrés Neumann dans la traduction d'Adélaïde de Chatellus ont été lus par Dolores Philipps-López et Camille Luscher. Le haïku est une forme littéraire japonaise prenant la forme d'un poème extrêmement bref destiné à rendre l'évanescence des choses.

Par la suite, vingt-trois traducteurs sont venus lire les textes qu'ils avaient sélectionnés et traduits dans le cadre de la publication *Désirs de traducteur*.

Désirs de traducteur

Ce livre, imaginé par le Centre de traduction littéraire comme un hommage à la profession, est un cheminement éditorial inversé. En effet, le traducteur, d'ordinaire tributaire de son éditeur, travaille sur les textes les plus

susceptibles d'être lus, sans nécessairement les apprécier d'un point de vue personnel.

À l'occasion de ses 25 ans, le CTL a donc décidé de renverser la tendance. Dans ce but, le centre a demandé à vingt-cinq traducteurs de «racler leurs fonds de tiroir» afin d'y dénicher la perle rare pour laquelle ils n'ont encore jamais obtenu de mandat. Le résultat est un petit livre rose recensant vingt-cinq textes traduits, où le nom du traducteur apparaît dans une police plus imposante que celle de l'auteur lui-même. Une petite révolution dans le monde de l'édition.

Une profession peu reconnue

Dans un monde où Google Translate semble «faire si bien l'affaire» ou presque, le traducteur est bien souvent relégué au quarante-deuxième plan lorsque l'on parle de littérature traduite. Rarement mis en valeur pour le résultat de son travail, celui-ci est un fantôme littéraire. Un lecteur lambda ne se donne pas la peine d'aller vérifier, à la troisième page de son livre, *qui* a effectivement traduit J.K. Rowling ou Stephen King. Le traducteur apparaît généralement comme une entité semi-transparente tout bonnement utile à être critiquée lorsqu'un lecteur pédant dit «sentir l'anglais derrière le texte». Que celui qui n'a jamais pesté contre un texte fluide lance le premier dictionnaire bilingue.

Le traducteur littéraire n'est pas un perroquet plurilingue chargé de satisfaire la demande de lecteurs n'ayant pas accès à l'une ou l'autre langue étrangère. Il est, bien au contraire, un médiateur culturel et littéraire effectuant un travail de création complexe. Chargé tout d'abord de recevoir le texte en langue source, il se lance alors dans une opération difficile: transmettre ce dernier à un lecteur en tentant



Le CTL offre une visibilité aux traducteurs à l'occasion de ses 25 ans.

de lui faire ressentir la même émotion qu'il a lui-même ressentie à la lecture de la version originale.

Traduire ses pensées

D'aucuns prétendent que certains textes sont, de par leur essence, intraduisibles. Billevesées! Supposer qu'un texte est intraduisible, c'est sous-estimer l'extraordinaire travail de transposition effectué par ce traître de traducteur. Eh oui, l'italien ne s'y trompe pas avec son fameux «*Traduttore traditore*»: celui qui comprend possède également la capacité de nous flouer.

Le traducteur littéraire n'est pas un perroquet plurilingue

Ou peut-être de se perdre, lui-même ou parfois son lecteur, dans le flou artistique des ambiguïtés inhérentes à la langue de l'auteur. Ce gremlin sait-il toujours *exactement* ce qu'il veut dire en utilisant tel ou tel mot dans sa langue? Traduire Shakespeare en 1900, c'était

une affaire. S'atteler à la tâche en 2014, c'est une autre paire de manches. La langue de l'auteur ne sera jamais transmise de la même manière. Utiliserait-on un passé simple dans une édition pour adolescents? Eh bien, les éditeurs vous le diront: ça dépend...

Afin de réfléchir à cette problématique de la traduction en tant que processus créatif à part entière, le CTL organise les 6 et 7 novembre, en collaboration avec la section d'anglais, un colloque: «Translation and creativity/la traduction comme création». Ces deux jours seront consacrés à l'étude de la traduction comme création, présentant notamment des conférences sur l'œuvre de deux poètes, Jenary Talens et Isabelle Sbrissa.

Dès à présent, et à l'aune de cet anniversaire multiculturel, le lecteur avisé aura donc le bon goût (et peut-être même le devoir) de prendre connaissance du nom du traducteur lui ayant permis d'accéder à un roman étranger. ABE. •

Laura Giaquinto

Zelig fait son Zestival

Cette année, Zelig fête ses 25 ans d'existence et se pare, pour l'occasion, de ses plus beaux atours pour vous faire vibrer le temps d'une semaine.

Il y a vingt-cinq ans, un vide était enfin comblé sur le campus de l'Unil: Zelig était né de l'esprit fou de Pierre-Yves Maillard, alors jeune étudiant et membre du comité de l'Association des étudiants en lettres (AEL). C'est d'ailleurs l'AEL qui a pris en charge les premières années du lieu désormais incontournable, avant la création de l'association rendue nécessaire par le succès du bar.

A l'origine: un accord un peu flou avec le rectorat, qui voulait faire de ce local, alors vide, un «lieu d'étude». La direction a ainsi autorisé les étudiants à installer des canapés et une table basse dans un coin, allant jusqu'à leur allouer un budget de 3000.- à cet effet.

Mais ceux-ci avaient demandé un bar, à l'image de Satellite qui existait déjà: l'entier du lieu fut donc vite occupé grâce aux canapés bon marché d'Interio «mauve pétant» (car Pierre-Yves Maillard est daltonien...). Le rectorat finit par céder, et admet l'existence du bar (en renonçant à son fantasme de lieu d'étude). «Un processus plus qu'un combat», a précisé Pierre-Yves Maillard lors d'une interview réalisée par Fréquence Banane à l'occasion des 20 ans.

Si l'on en croit nos archives, le bar tourne déjà régulièrement en novembre 1990 et accueille également des expositions – notamment «des caricatures de professeurs par des étudiants» – et des conférences – par exemple sur la question du féminisme, ou sur l'Intifada. En février 1991, on signale l'arrivée d'une «machine à pression pouvant fournir trois bières différentes (Stella blonde et Pêcheresse, Leffe brune pour les grandes occasions). Il est également possible qu'une caisse enregistreuse fasse son apparition.» Citons d'autre part les quelques déboires des débuts:

«La première [soirée acid house] n'avait pas eu le succès escompté car beaucoup de personnes n'ont pas trouvé la salle. Le comité a promis de surveiller les panneaux à l'entrée, de petits malins les ayant déplacés juste après qu'ils avaient été posés.» [sic.] Désormais, écrit alors l'enthousiaste Renaud Troillet, «on ira au Zèl' comme on allait au Sat'. Ou pas.

Un quart de siècle

Depuis, les générations se sont succédé dans ce lieu de débauche et de richesses inouïes, mais les vieux en gardent un souvenir impérissable. A l'image de Sylvain Morand, qui a vécu l'expérience Zelig entre 2004 et 2008. «J'ai réellement fusionné avec cette association, raconte-t-il. C'était plus qu'un espace de rencontre: une famille, un lieu de formation et la possibilité de me faire un peu d'argent de poche. J'habite aujourd'hui au Burkina Faso, et j'utilise ce que j'y ai appris dans mon activité professionnelle, comme la gestion d'un espace culturel, la connaissance de la technique du son.»

Zelig a aussi vu défiler du beau monde: outre le conseiller d'Etat à l'origine du bar, citons également chez les ex-Zeliguiens Nicolas Bideau, ou encore Karine Zuber, programmatrice du Cully Jazz et directrice du Moods de Zurich – un haut lieu européen du jazz. Comme quoi, le vieux cliché du glandu qui fume des pétards sur son canapé est parfaitement vrai, mais non point celui de sa carrière prétendument vouée à l'échec. Car, pour citer Renaud Troillet une dernière fois: «Tout cela, bien sûr, ne doit pas vous inciter à négliger vos études (mais on vous connaît).» •

Séverine Chave

Du 6 au 12 octobre, le bar mythique de l'Université de Lausanne vous propose un programme haut en couleur pour célébrer, en grande pompe, son quart de siècle d'existence. Il est fort à parier qu'il n'en faudra pas beaucoup plus pour vider les auditoriums de leurs derniers habitants. Une semaine durant, Zelig tournera à plein régime offrant bon nombre d'activités inédites et variées aux étudiants et étudiantes.

Alors que le début de semaine sera réservé aux amusements de toutes sortes (blind-test et jeux de bar entre autres), les amoureux de la bière se délecteront d'une dégustation dans les règles de l'art dès le jeudi 9 octobre. Amstein, un des plus anciens fournisseurs du bar, proposera de goûter des bières inédites, lesquelles pourront être appréciées sous l'œil averti d'un spécialiste. Ses précieux conseils vous

dévoileront toute la beauté du produit et ne le rendront que plus appréciable, une occasion à ne manquer sous aucun prétexte. Mais il n'est pas festival sans musique, cela va sans dire. La fin de semaine fera donc place aux concerts pour célébrer la musique sous toutes ses facettes. Du ska punk de Huge Puppies, aux airs folks de Make Plain en passant par le mélange tzigano-oriental des Gypson

Five, il y en aura pour tous les goûts les 9 et 10 octobre. Le week-end débutera, quant à lui, entre hip-hop et electro. Entre autres, République atypique vous emmènera dans son univers multiple, jonglant entre jazz, rap et rock. La semaine se clôturera sur les notes de jazz gypsy des Tcha-Badjo, les airs d'Il Caso Nostro et les explosifs Lady Bazaar. •

Lucile Tonnerre

ZESTIVAL
Festival des 25 ans de Zelig

Jeudi 9 octobre
SOIRÉE MUSIQUES FESTIVES
20h-02h
HUGE PUPPIES
DJs CHABLI + CHABON
GYPSON FIVE

Vendredi 10 octobre
SOIRÉE ROCK/BLUES
20h-02h
BETWEEN EVEN
MAKE PLAIN
EGLI / COVADO

Samedi 11 octobre
JOURNÉE HIP-HOP/ELECTRO
14h-00h
REPUBLIQUE ATYPIQUE
ELEKTROLL + Blaise Magnenat
ASKEMWHY B2B SEPTENTRIO
(Secret Owl)
KOQA CYCLIC OSCILLATION

Dimanche 12 octobre
APREM JAZZ CHILL
15h-20h
IL CASO NOSTRO
TCHA-BADJO
LADY BAZAAR

PRIX LIBRE!
navettes jeudi et vendredi
www.zelig.ch

SATELLITE BASTA! Pezi

Pourquoi «Zelig»?

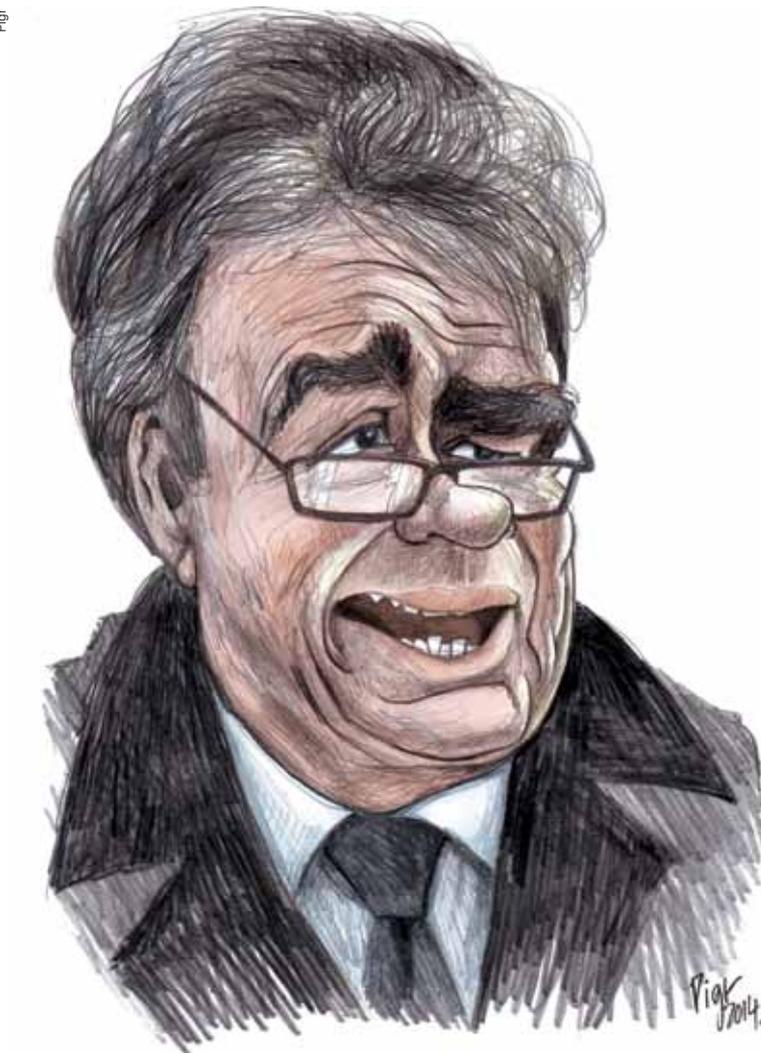
Début 1991, l'Assemblée générale de l'association décide de baptiser le lieu, qui s'appelait alors Espace de rencontre. Sans trop qu'on sache pourquoi, c'est Zelig qui est choisi. Or, c'est un mot yiddish (qui signifie «caméléon»), et le rectorat craint alors que le mouvement pro-palestinien, alors très présent chez les étudiants, ne pose problème. De toute évidence, cet argument n'a pas opposé une grande résistance...

Patrick Aebischer: ses réponses aux critiques

Depuis sa nomination, en 2000, et jusqu'à aujourd'hui, le président de l'Ecole polytechnique fédérale (EPFL) Patrick Aebischer a suscité de nombreuses réactions: entre autres, quelques critiques acerbes. Ses réactions.

1. Le modèle américain. Si Patrick Aebischer a un modèle universitaire en estime, c'est bien le système américain. Pourtant, il est l'un des plus inégalitaires de notre globe. Dans son ouvrage *La bulle universitaire*, Libero Zuppiroli dénonce d'ailleurs ces établissements américains dans lesquels «les étudiants paient des frais d'écologie de 55'000 à 60'000 dollars par an et viennent donc de familles de managers très convenables». Il ajoute: «L'école et l'université sont encore conçues en Europe comme des services publics destinés à augmenter les capacités culturelles des populations locales. Ce n'est vraiment pas le cas aux Etats-Unis, où les universités les plus prestigieuses et les intellectuels les plus brillants côtoient un peuple globalement inculte.» De bonnes raisons de douter du modèle d'inspiration étatsunien.

Patrick Aebischer: Il y a de très bonnes choses dans le système américain, par exemple le fait de donner de l'indépendance aux jeunes chercheurs de telle sorte qu'ils aient assez tôt leur propre groupe de recherche. Mais je reconnais que le système académique américain n'est pas parfait, loin s'en faut. L'idéal serait une sorte de synthèse entre ce que l'on trouve de mieux en Europe et aux Etats-Unis. Et je pense que l'accès aux études est un élément fondamental et une force du système européen. Mais je suis inquiet quand je vois nos propres statistiques à ce sujet: nous sommes en recul. Ce que j'aimerais, c'est augmenter le nombre d'élèves accédant aux hautes études et provenant de milieux défavorisés. Pour cela, je trouve qu'il est normal, comme aux Etats-Unis, que les gens qui ne paient pas d'impôts en Suisse aient des frais d'écologie supérieurs. Et que ce différentiel soit mis dans



des bourses qui permettraient aux plus défavorisés d'accéder aux études.

2. L'incertitude des MOOCs. Patrick Aebischer s'est octroyé un congé sabbatique de 6 mois pour parcourir le monde et étudier l'impact des Massive Open Online Courses (MOOCs). L'EPFL dispense déjà plusieurs cours de la sorte et compte

bien généraliser cette pratique. Un professeur virtuel? Pour beaucoup, rien de tel pour altérer la relation entre l'enseignant et l'étudiant.

P. A.: Je vois trois domaines d'utilité des MOOCs. Premièrement, pour la formation continue, pour des gens qui ont déjà des diplômes. Deuxièmement, dans les universités où l'on remarque parfois que le taux de réussite augmente lorsqu'on allie

MOOCs et cours en classe. Troisièmement, pour les pays en voie de développement. J'ai récemment visité plusieurs pays africains et ai pu constater la carence importante en infrastructures. Je crois profondément que ces technologies d'information peuvent apporter un saut quantitatif, une formation à laquelle les jeunes en question n'auront jamais accès autrement.

3. L'anglais. Patrick Aebischer n'aligne pas trois phrases sans placer un anglicisme. Tare que nous lui pardonnerons gracieusement en raison de notre magnanimité rarement égalée. Mais il a récemment confié aux médias que l'on pourrait parler de l'anglais comme «cinquième langue nationale». Et de poursuivre: «Faisons d'une faiblesse une force et apprenons l'anglais en premier et l'allemand comme deuxième langue étrangère.» On lui pardonne moins.

P. A.: C'est vrai que j'utilise beaucoup d'anglicismes, c'était la langue de ma mère. J'essaie de me corriger, mais j'arrive à un âge où je n'ai plus l'agilité intellectuelle pour reprendre le contrôle (*rires*). Concernant l'enseignement des langues, mon argumentation est relativement simple: comment une minorité peut-elle imposer à une majorité sa propre langue? La force de notre pays est le multiculturalisme. Mais nous ne devons pas arriver dans des guerres de langue. La pire des choses qu'on puisse faire en Suisse, c'est un référendum et une loi sur cette question. Selon moi, on ne doit pas imposer notre langue aux gens, on doit simplement leur faire envie. Toutefois, il nous faut une langue universelle qui permette de faire de la science: hier c'était l'allemand, aujourd'hui c'est l'anglais. Et demain, pourquoi pas le chinois.

(suite à la page suivante)

THE PARTIES UNDERSIGNED AND AGREE THAT SAID TENURE-TRACK ASSISTANT PROFESSORS SHALL BE hired according to the procedures applicable at EPFL, with the participation of Nestec in the Nomination Committees for each Chair. Any nomination must be approved in writing by Nestec. The selected candidates shall have the same status as other tenure-track assistant professors at EPFL.

L'ancien contrat de l'EPFL avec Nestlé stipule que la société doit être consultée lors de la nomination d'un professeur à la tête de la chaire qu'elle subventionne..

(suite de l'article de la page précédente)

En définitive, ce que je souhaite, c'est que les élèves apprennent au moins l'anglais et une langue nationale en plus de la leur, typiquement l'allemand pour les francophones. La séquence allemand/anglais ou anglais/allemand ne me paraît pas si critique.

4. Les conseils d'administration. Patrick Aebischer siège dans divers conseils d'administration. Entre autres, celui de Lonza, société spécialisée dans l'industrie chimique, qui s'est dernièrement illustrée dans le scandale du mercure déversé en Valais ou encore lorsqu'un pharaonique parachute doré fut accordé à son ex-patron. Aebischer est de plus membre du conseil d'administration de Nestlé, dont on ne compte plus les nombreuses casseroles sanitaires, humanitaires et environnementales: l'appropriation et la commercialisation d'eau de nappes

phériques au Pakistan, au Nigeria ou aux Etats-Unis, le contournement de CCT, le réétiquetage de boîtes de lait périmé, la participation à l'éradication de divers écosystèmes... On peut légitimement se demander si c'est là la place du président de l'EPFL.

P. A.: Nous travaillons dans le domaine de la technologie et nous devons aider à créer des jobs. De plus, dans les conseils d'administration et chez les PDG des grandes compagnies, il y a de moins en moins de Suisses. Mes craintes aujourd'hui, ce sont la délocalisation et l'appauvrissement de la Suisse. La génération qui suivra risque d'en payer le prix. Venant du monde académique, je pense pouvoir apporter une certaine capacité critique dans ces conseils d'administration.

5. Les chaires privées. Patrick Aebischer a récemment reconnu que, dans son établissement, lors de nominations de professeurs à la tête de chaires subventionnées par

le secteur privé (Nestlé, Merck Serono...), le choix final devait être «approuvé» par les représentants des entreprises concernées. La recherche voit son indépendance lentement s'amenuiser.

P. A.: Nous avons récemment reformulé les nouveaux contrats de telle sorte qu'ils reflètent ce que nous souhaitons réellement faire. Si un sponsor veut créer une chaire, il faut que ce soit dans un domaine stratégique qui nous intéresse. La société a alors le droit d'avoir un représentant ou deux dans le comité de nomination. Mais il n'a pas un droit de veto. Si le sponsor n'est pas d'accord de financer la chaire pour le candidat choisi pas la commission, alors nous financerons la chaire sur nos propres moyens. Je ne peux pas imposer quelqu'un qui serait opposé au domaine d'intérêt de l'entreprise en question. •

Quentin Tonnerre

Nouvelle secrétaire générale au sein de la FAE



Eric Girodet

Cette année, la FAE change de visage: Colia Marincek succède à Julien Bocquet au poste de secrétaire générale. Parmi ses nombreux projets, la nouvelle SG espère notamment consolider les liens de la FAE avec les associations et améliorer la communication au sein du bureau afin de faciliter le travail d'équipe. Un bon moyen selon elle de «valoriser et promouvoir l'engagement des étudiants et à les sensibiliser au rôle d'acteur essentiel qu'ils jouent vis-à-vis de l'avenir.» Nous lui souhaitons du succès dans ces entreprises! •

La rédaction

Brèves FAE



Le point sur la rentrée

Quelques informations utiles pour cette nouvelle rentrée: ce n'est pas pour commencer sur une note négative, mais nous voulons rappeler que la FAE propose sur son site un onglet «problèmes liés à l'enseignement», pour les étudiant-e-s ne sachant pas à qui s'adresser lors d'éventuelles complications.

Pour continuer sur une note plus joyeuse, la FAE se réjouit de s'engager dans la campagne pour l'initiative de l'UNES (Union des étudiant-e-s de Suisse) sur l'harmonisation du système de bourses d'études en Suisse. Celle-ci permet entre autres de rendre les critères d'octroi des bourses d'études et le montant accordé plus équitables, en supprimant les différences entre les cantons. Il y a un grand travail d'information à mener en vue des votations, auquel vous serez invités à participer. •

ND

Nouveauté pour le marché de l'Unil

Projet initié il y a trois ans, le marché avait lieu les jeudis de 9h30 à 14h30 devant l'Internef depuis la rentrée 2013-2014. Un second marché réduit avait également lieu les mardis aux mêmes horaires devant l'Amphipôle, même si, en raison de la faible fréquentation, celui-ci a disparu dès le semestre de printemps 2014. Mais un changement de taille attend les étudiants et étudiantes à l'occasion de cette rentrée, puisque le marché se tiendra désormais devant le Géopolis. Ce choix fait écho au souhait des commerçants, qui estimaient que le dernier-né des bâtiments offrait de meilleures perspectives en termes de fréquentation. Hormis l'emplacement, pas de bouleversement majeur: ainsi, la possibilité de commander des paniers de saison existe toujours et les horaires du marché restent inchangés. Quant à savoir si le succès sera toujours au rendez-vous, seul le temps nous le dira. •

OM

Fonds de solidarité étudiant

Afin de mieux répondre au nombre croissant de demandes reçues pour le Fonds de solidarité étudiant (FSE), le budget de ce dernier a été augmenté d'un quart par rapport à l'exercice précédent. La FAE a également modifié les statuts du FSE afin de mieux répartir le budget durant l'année et de pouvoir répondre à autant de demandes d'étudiant-e-s différent-e-s que possible. Ces modifications incluent notamment une restriction du montant maximum de l'aide par étudiant-e, qui est désormais fixé à CHF 580.-, à savoir le montant des taxes semestrielles. À cela s'ajoutent, des critères d'attribution plus stricts, permettant de favoriser et de multiplier les possibilités d'aide aux étudiant-e-s réellement en situation de besoin par rapport à d'autres demandeur-euse-s. •

MW



Fin de diversité pour l'offre TV

Le Musée olympique rajeunit

Sport et médias entretiennent, depuis longtemps, une forte relation d'interdépendance. Mais, depuis une vingtaine d'années, l'aspect financier des droits de diffusion est en faveur des organisations sportives, à tel point que des voix s'élèvent pour tirer la sonnette d'alarme.

Depuis son inauguration en 1993, le Musée olympique symbolise la vision de Pierre de Coubertin.

Plus de 700 millions de dollars, c'est le chiffre que la NBC déboursait pour acquérir les droits de retransmission des JO de Sotchi. Dans la conjoncture actuelle de la vente des événements sportifs, ce cas n'a pas valeur d'exception. Ces dernières années, l'inflation des droits télévisés a pris des proportions telles que peu de diffuseurs sont encore à même de s'offrir ce luxe. En 2002, Dominique Marchetti relevait, dans la revue *Les cahiers du journalisme*, que «l'achat des droits représente l'essentiel des dépenses du budget des chaînes sportives et des services des sports des télévisions généralistes». Aujourd'hui, en chef de file de ces plaisirs hors de prix, le football tient la tête d'affiche en Europe. Alors qu'en 1978, les droits TV de la Coupe du monde en Argentine valaient 34 millions, ceux de 2010 culminaient à 2400 millions.



Incarnant les trois piliers de l'inspiration du visionnaire Coubertin, à savoir la culture, le partage et l'éducation par le sport, le musée a connu une seconde jeunesse le 10 décembre 2013, année symbolique des 150 ans de la naissance du père de l'olympisme moderne. Les vingt-trois mois de rénovations auront permis de placer l'édifice parmi les grands musées du XX^e siècle en tant qu'acteur culturel majeur de la ville de Lausanne.

Héritage olympique

Le public peut désormais s'émerveiller devant l'héritage, les rêves et les valeurs du mouvement olympique et ce, grâce aux innovations technologiques et muséographiques. Disposant de trois nouveaux niveaux d'expositions, divisées par thématiques et réagissant à l'actualité, le musée expose également plus de 1500 objets incontournables du monde sportif et olympique.

De nouvelles ambitions

De plus, grâce à son nouveau site internet ainsi que son apparition sur les réseaux sociaux, le musée se place au plus près du grand public.

Le musée se place désormais au plus près du grand public

A l'avenir, le Musée olympique a pour ambition de s'étendre au niveau international en faisant de la vitrine du mouvement olympique à Lausanne un contributeur de taille pour la culture ainsi qu'une référence dans le monde des industries créatives. •

Le diktat des ligues

Au sommet de tels empires financiers de l'offre, les ligues et les fédérations règnent en maître. Ces dernières détiennent un monopole de droits face aux acheteurs qui n'ont d'autres choix que de se plier au diktat qu'on leur impose. En effet, la demande est telle chez les consommateurs que l'offre en devient unique et pratiquement jamais négociable. En quelques chiffres, la Coupe du monde de football de 2010 a réuni 30 milliards de téléspectateurs en audience cumulée. Comment les chaînes pourraient-elles, dans ces conditions, se passer de la diffusion de tels événements? Ainsi, bien qu'en déficit la majeure partie du temps, ces dernières se battent pour acquérir les droits à des prix démesurés.

La solidarité sportive, ce vieux principe fantasmé

Mais le conflit s'étend au-delà de cette relation binaire. Du côté de l'offre, la bataille fait rage entre

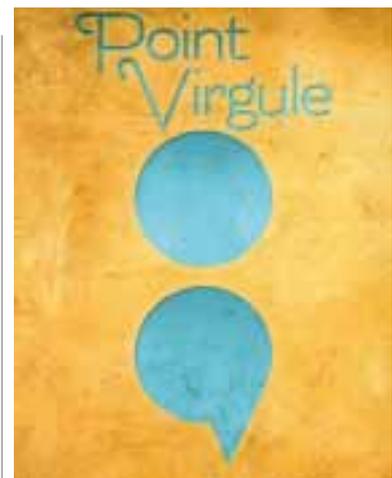
les ligues nationales et les grands clubs de football. A l'heure actuelle, la majorité des pays mise sur la cartellisation des clubs au sein de ligues pour réguler l'offre des droits télévisés, renforçant leur pouvoir face aux médias. Une situation qui favorise les clubs de plus petite catégorie, dont l'audience est limitée. Ce système prévaut dans 46 ligues nationales de football en Europe, exception faite de l'Espagne, de l'Italie, du Portugal et de la Grèce. A ce sujet, Wladimir Andreff relevait dans son article *Régulation et institutions en économie du sport*, que, depuis 1997, «la propriété et la vente individuelle des droits de télévision se sont imposées comme nouvel arrangement institutionnel dans le football espagnol». Ce contexte étant au bénéfice des clubs d'envergure, de par leur audience, leurs homologues européens

déploient des moyens considérables pour pousser la ligue à adhérer au système espagnol. Un effort payant, puisque la redistribution des droits télévisés entre clubs se fragilise. Andreff souligne que l'on «s'oriente vers des critères plus libéraux, sous la pression des grands clubs, réduisant la dimension de solidarité et de mutualisation des revenus entre les clubs».

Aujourd'hui le bilan se fait morose. La dérégulation, nouveau patron du football moderne, impose son autorité sur la diffusion des événements dont seules les chaînes des grands groupes peuvent encore assumer les dépenses. Quelles conséquences à cela? Entre autres, une réduction drastique de la diversité de l'offre dans l'information et les commentaires sportifs. •

Sur le campus

Événement	Lieu	Date
Zestival	Zelig	6 - 12 octobre
Carrer Starter Week	Internef 275	6 - 14 octobre
Festival Point. Virgule,	Grange de Dorigny	14 - 16 octobre
Foucault et les religions: colloque international	Amphimax 414	22 - 26 octobre
<i>La Prison, d'après Foucault</i>	Grange de Dorigny	23 - 25 octobre
Open research data: the future of science	Forum Rolex	28 octobre
Vernissage du livre <i>Le cinéma-vérité. Films et controverses</i> , de Séverine Graff	Casino de Montbenon	28 octobre
Sortie du prochain numéro de <i>L'auditoire</i>	Ici, partout, nulle part	30 octobre



Festival Point. Virgule,
Du 14 au 16 octobre
Grange de Dorigny

Durant trois jours, le festival Point. Virgule, vous permet de redécouvrir les œuvres phare de la dernière cuvée du Féculé. Les pièces, courts-métrages et autres photographies ayant marqué l'édition 2014 du festival des cultures universitaires seront ainsi à (re)découvrir à la Grange de Dorigny. L'occasion d'avoir un bel aperçu des associations culturelles qui s'investissent activement pour faire vivre le Campus. •

TD

En ville

Événement	Lieu	Date
Chaplin, entre guerre et paix	Musée de l'Élysée	17 septembre - 4 janvier
Biennale de l'image en mouvement	Centre d'art contemporain, Genève	18 septembre - 23 novembre
LAB / LIFE	Musée de la Main	25 septembre - 22 février
<i>Manon</i> , de Jules Massenet	Opéra de Lausanne	3, 5, 8, 10 octobre
Yann Tiersen en concert	Les Docks	10 octobre
Edelweiss Showroom	Genève	10 - 13 octobre
Exposition Titanic	Palexpo, Genève	10 octobre - 21 décembre
Le geste suspendu, estampes Kabuki	Musée d'art et d'histoire, Genève	10 octobre - 11 janvier
Soirée Slam	Le Bourg, Lausanne	15 octobre
LUFF	Lausanne	15 - 19 octobre
Crock the Rock Festival	Etagnières	24 - 25 octobre
Marathon de Lausanne	Lausanne	26 octobre
Débat sur la notion de genre	Théâtre de l'Arsenic	1er novembre



Showroom Edelweiss
10 - 12 octobre
Hôtel Tiffany, Genève

Cela fait 9 ans que ça dure. Chaque année, les férués de mode se donnent rendez-vous au Showroom Edelweiss à l'hôtel Tiffany. Du 10 au 12 octobre, une cinquantaine de créateurs verront défiler leurs collections automne-hiver 2014. L'événement fait découvrir les jeunes créateurs suisses. C'est le 10 octobre, suite au défilé Mode Suisse au Pavillon Sicli, que sera désigné le gagnant du Mercedes-Benz Prix Lilly. Un sympathique coup de pouce pour ces derniers. •

LT



Vidy, cette «petite usine de théâtre»



Complément sur le web!

En mars dernier, L'auditoire rencontrait Vincent Baudriller, qui évoquait alors ses projets d'avenir. Après quelques mois, un Prologue et une ouverture de saison, il est temps de se pencher à nouveau sur ce que certains nomment «le nouveau Vidy».

C'est désormais dans un foyer métamorphosé que le spectateur pénètre en se rendant au théâtre de Vidy.

Un clin d'œil à Max Bill

Le clin d'œil à Max Bill et à l'année qui a vu l'émergence du bâtiment – 1964 – est évident: sol en béton ciré, tables et bancs aux formes géométriques, et même lounge au mobilier fin 1960. Mais, derrière cette esthétique industrielle, la volonté n'est pas uniquement l'évocation des origines: «On est une fabrique, une petite usine de théâtre, rappelle Vincent Baudriller. Avec des artistes et des techniciens qui travaillent

pour créer des objets artistiques. La transformation du foyer est aussi un geste pour raconter cela.»

Lausanne, capitale européenne de création théâtrale

C'est donc dans – et autour – de ce nouveau lieu que le week-end d'ouverture a battu son plein début septembre. Le directeur a de quoi se réjouir: bonne fréquentation, public nouveau et très varié, rassemblant jusqu'à quatre générations. Une diversité qui fait écho à la programmation, qui intègre elle-même des artistes de 25 à 73 ans.

La météo clémente aidant, certains passionnés ont pu suivre plusieurs spectacles par jour tout en dégustant grillades et bières sur la terrasse pendant les entractes. Nous retrouverons

ce genre d'ambiance à Vidy, notamment lors du festival organisé conjointement avec l'Arsenic, en mars 2015. Car Vincent Baudriller a bien l'intention de profiter au maximum des quatre salles mises à sa disposition, qui permettent notamment d'imaginer des parcours, de «travailler sur les résonnances entre les œuvres». Ce genre d'événements attire également la presse et les programmeurs étrangers, qui peuvent ainsi assister à plusieurs spectacles par jour. Une occasion en or pour offrir aux artistes romands la possibilité d'un rayonnement international. Aucun autre gros festival n'étant planifié à cette période de l'année, l'idée est de faire de Lausanne, pendant dix jours, une capitale européenne de la création théâtrale et chorégraphique.

Le théâtre du bord de l'eau se porte donc plutôt bien en ce début de saison, et son directeur se montre confiant pour la suite: «Ma programmation parie sur la curiosité des spectateurs, sur la force du théâtre d'aujourd'hui. La réaction du public au Prologue et au week-end d'ouverture me permettent de continuer dans la ligne que j'ai envie de défendre ici.» Le théâtre de Vidy est situé à dix minutes en vélo de l'Unil (on a testé pour vous). Que ce soit pour une bière, un spectacle, ou simplement pour bouquiner au bord de l'eau en s'éloignant un peu des sportifs de Dorigny, ça vaut la peine! •

Séverine Chave

Le festival de tous les possibles

Du jeudi 15 au dimanche 19 octobre, le LUFF revient pour une 13^e édition au Casino de Montbenon et ailleurs avec plus de 90 films projetés, des concerts et des performances. Aperçu.

Le Lausanne Underground Film & Music Festival, plus connu sous son acronyme LUFF, est un événement qui propose chaque année une programmation marginale destinée cependant à un public élargi. En effet, le LUFF souffre parfois de la méfiance des spectateurs et spectatrices potentiels, qui craignent de ne pas comprendre les œuvres présentées, ou de voir leurs mœurs malmenées, si ce n'est perverties. La volonté du festival n'est pourtant pas d'encourager la surinterprétation intellectuelle, ni de choquer gratuitement. Et surtout, les éditions sont toujours très éclectiques puisqu'elles abordent une multitude de thématiques, pas toujours très sérieuses, heureusement.

Pas de tabous

Le visuel de cette 13^e édition, développé par Notter&Vigne, évoque bien l'aspect à la fois adulte et bon enfant du festival. C'est gonflé, mais c'est chou.

C'est sur ce même ton léger, décomplexé et un peu candide à la fois que le LUFF propose par exemple un module intitulé 70's French gay porn, ou fait venir un groupe japonais spécialiste du pole dance noise, Kuro Pipe Stardust.

Hors les murs

Le LUFF est sans doute l'événement alternatif le plus important de Suisse. Il souhaite à ce titre concerner l'ensemble de la scène culturelle helvétique, en allant vers les publics et en tâchant de rapprocher des villes géométriquement proches mais peu «itinérantes». Concrètement, le festival a mis au point une phase de soirées Pré-LUFF et s'est rendu à Bâle et à Yverdon, ainsi qu'il se rendra à Genève du 9 au 12 octobre: le «GLUFF» investira la Cave12 et le Spoutnik.

Si le centre névralgique du festival est bien le Casino de Montbenon, il faut savoir qu'un certain nombre de projets,

dont une partie de l'OFF (l'offre gratuite), prendront place en des lieux comme le Romandie, la Datcha, l'EJMA, le Zinéma et le Capitole.

Coups de projecteur

Côté ciné, notons la venue de Beth B, figure notable de la scène underground new-yorkaise à la fin des années 1970; la réalisatrice et artiste Martha Colburn, connue pour ses films d'animation, donnera un ciné-concert avec Vincent Hänni, membre des Young Gods. Enfin, le LUFF s'associe avec Nanaratomik pour présenter au Capitole non pas un nanar mais un documentaire sur un acteur de films de série B: l'épatant Weng Weng, acteur philippin liliputien haut de 84 cm.

Quant à la programmation musicale, elle accueillera Morton Subotnik, pionnier de l'électro, qui fera une performance multimédia. Gordon

Monahan prévoit lui aussi un événement musical durant lequel des performers feront valser des haut-parleurs au-dessus du public.

Pour les étudiants ou les étudiantes, il faut compter 12 francs pour une séance, environ 25 pour une soirée avec concert ou performance, entre 30 et 45 pour un billet journalier, et 110 pour l'abonnement cinq jours. Si le festival vous intrigue mais que la somme vous rebute, le LUFF sera ravi de vous accueillir comme bénévole. Et si l'envie d'aider les artistes vous démange, sachez que ces derniers seront ravis de loger dans la chambre que vous aurez à leur offrir. Programme complet sur www.luff.ch et billets sur www.petzi.ch •

Jeanne Guye

Métiers d'art du terroir

Du design romand

Certains en raffolent, d'autres n'y voient aucun d'intérêt. Le design se veut pourtant toujours plus omniprésent. Et si les pays scandinaves regorgent de jeunes créateurs d'objets d'intérieur, avouons que Copenhague, ce n'est pas la porte à côté (surtout avec une table *Fjetlang* sous le bras). Heureusement il n'est pas nécessaire d'aller si loin.

Retour chez nous. Chaque année, à l'aube estivale, des poignées de jeunes designers fleurissent aux portes des écoles d'art suisses. Que faudrait-il de plus pour réussir au pays du fromage et des canifs? Søren Henrichsen, jeune designer genevois, en connaît un rayon sur le sujet: le design en Suisse, c'est pas du gâteau.

Le design en Suisse, c'est pas du gâteau

Un p'tit tour et puis s'en va

Contrairement à d'autres, Søren Henrichsen n'est pas designer de formation. Le Genevois d'origine danoise compte à son palmarès un bachelors en relations internationales ainsi qu'un master en études européennes. Diplômes universitaires en poche, il se dirige pourtant vers l'ECAL (École cantonale d'art de Lausanne), où il est accepté en année propédeutique dans la section design: «J'étais enchanté de pouvoir tenter ma chance à l'ECAL! Cette année m'a sensibilisé et donné la possibilité



Lors des Design Days 2014.

de rencontrer des personnes clés. Malheureusement j'avais déjà 25 ans. Terminer à 30 ans un cursus sans expérience professionnelle est un pari risqué. Particulièrement dans ce genre de milieu, où si cela ne marche pas pour toi, c'est fini!» A contrecœur, il abandonne sa formation en design et trouve un stage à la ville de Genève.

Des rencontres avant tout

Sans diplôme, la route est plus compliquée mais pas impossible: «Même si j'avais quitté l'ECAL, je voulais me lancer dans le design. Pour moi, c'est plus une question de rencontres que de formation. Je dois m'associer avec des personnes qui ont des compétences que je n'ai pas, et qui veulent bien croire en mes projets. J'ai aussi dû apprendre sur le tas ce que je n'ai pas pu acquérir pendant mes études.»

La chance sourit à Søren lorsqu'il rencontre un menuisier qui accepte d'embarquer dans son aventure, et le conseille pour produire ses premières tables.

En solo

La difficulté principale? L'argent. Surtout lorsqu'on veut être indépendant: «Développer un objet est un véritable investissement. Il faut acheter différentes matières pour faire des essais, puis trouver un fournisseur capable de fournir le produit sur le long terme.» Et comme souvent dans les domaines artistiques, tout est une question de timing: «Faire les bonnes rencontres aux bons moments et avoir de la chance. Si je n'en avais pas eu, je serais resté chez moi avec mes tables et j'en aurais offert aux dix prochains Noëls», annonce-t-il le sourire aux lèvres.

Made in Switzerland

Grâce à son activité parallèle, Søren Henrichsen peut se permettre de suivre une éthique qui lui tient à cœur: «Mon but est de créer des produits locaux et socialement responsables. En Suisse, le bois abonde et nos artisans ont un réel savoir-faire. Pour les pièces les plus simples, je me suis associé à des ateliers protégés genevois. Finalement tous mes objets sont à 100% faits à Genève. Faire du profit en délocalisant

ma production dans un pays moins coûteux ne m'intéresse absolument pas.»

Au culot!

Ne dépendant pas financièrement de ses créations, Søren peut se permettre d'arpenter les boutiques romandes, première table sous le bras. Mais le chemin est loin d'être simple: «Ç'a été dur de trouver des propriétaires de boutique qui voulaient bien prendre le risque de travailler avec moi. Malgré plusieurs refus, deux boutiques ont accepté, ce qui m'a beaucoup encouragé! Depuis, j'ai créé une horloge et, dernièrement, un porte-clefs mural; toujours en bois et fidèles à la simplicité scandinave que j'apprécie beaucoup.» Ses objets ont aussi fait du chemin, car il est important de se faire connaître au-delà des frontières. Ainsi, lors de voyages prolongés dans des villes telles qu'Hambourg et Copenhague, Søren a réussi à immiscer ses créations aux côtés d'objets de designers locaux. Chapeau!

Le vent en poupe?

De plus en plus de choses sont «design» aujourd'hui. Mais si, en Suisse, on ne fait pas encore concurrence aux pays scandinaves, ce n'est pas une si mauvaise chose. «Ici, ce sont des passionnés qui tiennent les boutiques de design, on a affaire à des petites structures. Dans les pays du Nord, plus d'argent et de surface y sont consacrés, mais cela entraîne un contact moins direct avec les créateurs. Le fait que le design soit moins développé permet une plus grande proximité, ce qui est une bonne chose.» L'avenir du design national est donc assuré. •



La table Lassy, première création de Søren.

Chroniques Deluxe

Musique, cinéma, littérature, bande dessinée, sites Internet... *L'auditoire* vous propose à chaque numéro de découvrir quelques perles rares. De la culture à consommer sans modération.

Pimp my workshop

La 6^e édition des Design Days s'est déroulée du 25 au 28 septembre, dans les anciens ateliers industriels Mayer&Soutter à Renens.

Avec la volonté de faire vivre la culture du design en Suisse (on vous l'a dit, rien n'est perdu chez nous!) divers artistes et responsables de boutiques ont exposé leurs créations pendant quatre jours (en bref, ils ont débarqué avec la moitié de leur salon et trente-six bibelots chacun). On vous le donne dans le mille: mordu de design ou simple curieux, ça valait le détour!

En plus de l'exposition, des artistes de renom ont pris la parole lors de deux conférences organisées pour l'occasion (ni plus ni moins que Tom Dixon et Patricia Urquiola, pour les connaisseurs). L'ECAL (École cantonale d'art de Lausanne) aussi était présente, puisque les 2^e année de la section design dévoilaient au public leur projet de partenariat avec la marque Freitag. Né de la coopération de l'association Design Days et du magazine romand *Espaces contemporains*, l'événement a aussi été l'occasion de découvrir des designers jeunes et pimpants.

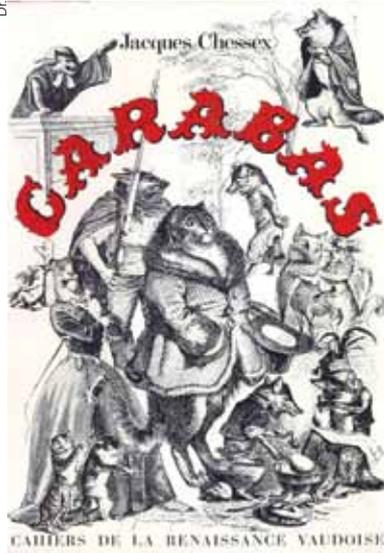
Le résultat? Il y a fort à parier que nul ne reparte sans avoir bavé devant quelque chose. Et si vous vous pensez insensible face à l'aménagement de l'intérieur, allez-y l'année prochaine, vous nous en direz des nouvelles! •



Gaëlle Ramet

Chessex se déchaîne

Cette année, *L'auditoire* dépoussière sa bibliothèque romande et vous présente les livres qui ont fait des romans dans le Léman. Aujourd'hui, Jacques Chessex, *Carabas* (1971).



«J'écris un livre, une espèce de chronique de moi-même».

Début des années 70. Jacques Chessex a 36 ans. Il a derrière lui des recueils de poèmes, un petit récit chez Gallimard, d'autres livres, moins petits, à Lausanne et à Paris. Son *Portrait des Vaudois* fut un best-seller absolu pour ici. Maintenant il a 36 ans et il compose *Carabas*.

Il choisit de se dévoiler à la première personne: il parle des femmes qu'il a eues (épouses et putes), de tout le vin qu'il a bu («je veux parler, écrit-il, des aventures de l'alcool»); il songe au plaisir qu'il y a à tromper, raconte Dieu au bout du verre d'urine; il rêve aux menstrues et «imagine volontiers un poème, un roman des règles»; il parle des livres, écrits et à écrire.

Il n'a pas peur de froisser, lorsqu'il se moque de cette «dame-poète qui se bouche le nez devant mes livres et ceux de Chappaz» ou de «tout ce par quoi Philippe Jaccottet reste vague, souvent fumeux, et complait aux aspirations poliment mystiques de ce petit monde». Il nargue ce milieu littéraire dans lequel il évolue, dont il maîtrise parfaitement les codes et où il travaille à forger sa légende.

«Une force très ancienne me porte», et porte ce texte dont presque chaque

chapitre est, sinon un chef-d'œuvre, du moins un tour de force. On peut détester, trouver ça prétentieux, surfait, vieilli par certains côtés (des noms jadis connus qui ne disent plus rien à personne). Ce serait faire abstraction du style obèse de l'auteur: descriptions surchargées, énumérations infinies, métaphores et mises en scène de soi-même, images scandaleuses et ironie éhontée. Beaucoup d'humour, aussi, par exemple lorsque Chessex invente sa propre arrestation suite au meurtre (raté) du directeur d'une revue parisienne.

«Je crois qu'il y a des livres nécessaires. Ils courent des risques. Leurs auteurs aussi.»

L'écrivain avant tout reste poète: il capte «la sauvagerie du rapace et de l'églantine, les excès, la campagne lunaire, les nuits blanches, le souffle coupé, le cœur emballé, le foehn, la foudre, les dents d'Élisabeth sur mes dents». On est loin du style mesuré des derniers livres, *Le Vampire de Ropraz* ou *Hosanna*. «J'ai compris que ma vraie nature était de tout jeter dans la pâte en défiant la mesure et le goût, pourvu que j'y circule à l'aise.»

Chessex n'est jamais meilleur qu'ici, lorsqu'il s'insurge de toute sa fougue

La rumeur veut que les jurés du Goncourt 1971 aient écarté *Carabas* (paru simultanément aux Cahiers de la Renaissance vaudoise, à Lausanne, et chez Grasset, à Paris) parce qu'il ne s'agissait pas d'une œuvre de fiction. Qu'à cela ne tienne: s'il faut un roman, on fera un roman. Deux ans plus tard débarque *L'Ogre*: bingo. Pourtant, Chessex n'est jamais meilleur qu'ici, lorsqu'il s'insurge de toute sa fougue baroque «contre l'hiver, contre l'eau noire qui lavera nos crânes», contre «la dégueulasse pluie des morts». •

Bruno Pellegrino

BIM!

Une exposition d'art vidéo à voir jusqu'au 23 novembre au Centre d'art contemporain de Genève.

La Biennale de l'image en mouvement, c'est inédit? Non: il s'agit en réalité de la 14^e édition. Mais cela faisait depuis 2007 que l'événement n'avait pas vraiment eu lieu (peut-on parler de biennale?), l'édition de 2010 s'étant montrée très discrète et de moindre envergure. En revanche, inédites sont les vingt-deux œuvres constituant l'exposition, toutes produites et commanditées par le Centre d'art contemporain de Genève, organisateur de l'événement.



Performance d'Andrew Hardwidge.

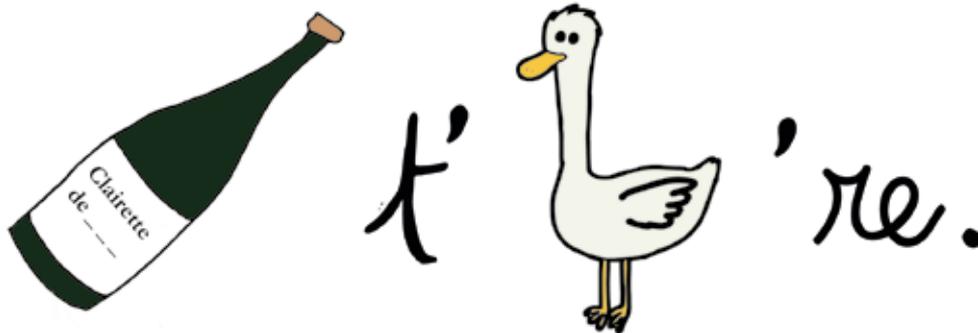
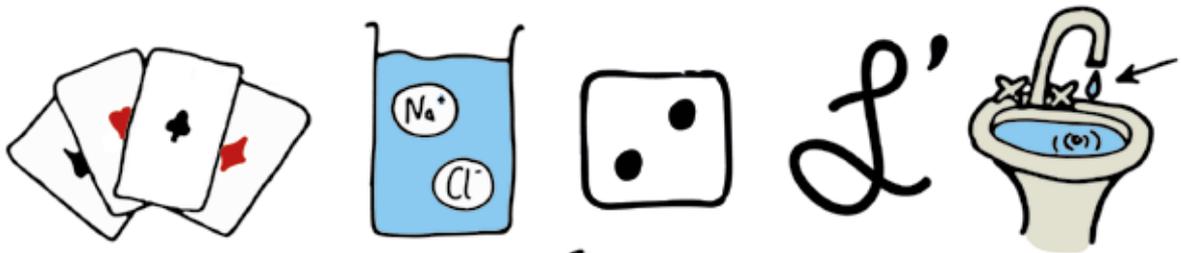
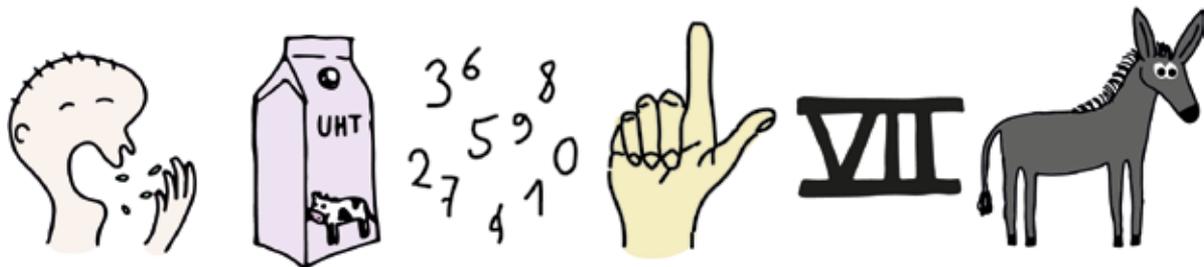
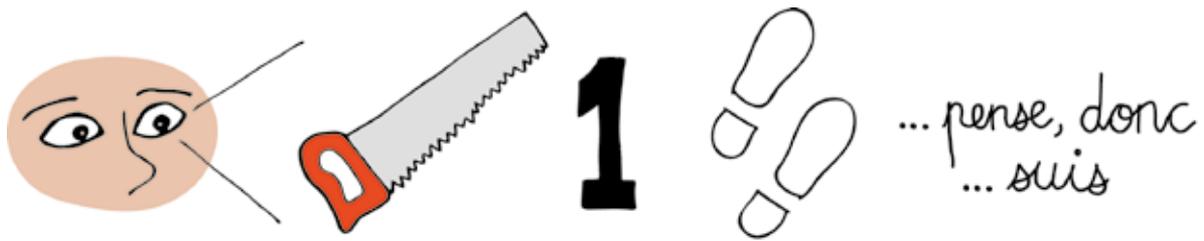
Vingt-quatre artistes contemporains et internationaux vous font donc entrer dans leur univers, certains par le biais de l'installation vidéo, d'autres par une simple projection, tandis que les quatre derniers ont mis au point des performances, présentées lors du programme inaugural uniquement, désormais terminé. Celui-ci proposait également des rencontres publiques avec les artistes.

L'exposition, qui s'étend sur quatre étages, reste néanmoins visible jusqu'au 23 novembre. Elle mérite qu'on y fasse le détour et qu'on y passe un certain temps, les œuvres présentées nécessitant pour la plupart un visionnage intégral, ou presque.

Ne ratez pas la BIM à Genève, car il ne vous sera pas si aisé d'aller la voir en Tasmanie ou en Chine en 2015 – il reste toutefois Paris, à quelques heures de chez nous.

Trouvez toutes les informations nécessaires sur www.centre.ch/BIM2014. •

Jeanne Guye



Lorsque vous aurez déchiffré le rébus, envoyez-nous la réponse à jeux@auditoire.ch et gagnez peut-être des lots culturels!



Quelle est votre première impression de l'université de Lausanne? #sondageLauditoire

«A l'Unil on nous donne à manger à peine arrivé!» «Drôle, mais on aurait dit que le film était fait par des personnes sous substances illicites.»

«Très grand, très vivant. Une société dans la société.»

«J'avais faim, mais sinon pas mal.»

«Le film de présentation m'a donné une impression de ce que c'était de prendre des hallucinogènes mélangés à l'ecstasy. Merci pour l'expérience.»

À GAGNER AVEC SCOTT

10 VELOS
D'UNE VALEUR DE CHF 899.-
30 CASQUES

Egalement 50 sachets Rivella à gagner.

le Grand Prix de la RENTRÉE

COLLECTIONNE LES CODES RIVELLA ET OUVRE LES CASIERS GAGNANTS.

Participe sur www.rivella.ch/larentree

Sans queues ni nelles (Gibson)

Chien méchant méchant



Rares sont les individus qui connaissent réellement les arcanes insondables de la Rédaction de *L'Hochditoire*. Car, quand le Kapo râle et sert Jean au lieu tenant, son colon, nell en main, obtient un A pointé de la part du mage. Or, il se trouve que cette phrase ne veut rien dire. Qu'à cela ne tienne: des culs, rions! Yamabushi.

7h: Le co-rédacteur en chef de *L'Hochditoire*, Journal des Jeunesses estudiantines heilvétiques pur sucre, arrive au bureau 1190 de l'Anthropole. Il ferme à double tour derrière lui, soulagé d'avoir traversé sans encombre ce repaire de sales gauchistes et de cocos. Comme à son habitude, il salue le portrait de Herr Slobodan Despot qui illumine l'entrée de Sa prestance, et il sent ses idées s'éclaircir en se répétant le mantra réconfortant: «Le travail rend libre». Rassérénié, il se tire un café (pas trop noir) qu'il accompagne de quelques bretzels fourrés à la Mettwurst.

9h: Le second co-rédacteur en chef arrive à son tour. Il mâchouille une fûhrieuse gueule de bois qui masque ses souvenirs de la veille. La réunion s'est mal passée. Son dernier papier au sujet des quotas d'étudiants étrangers n'a pas plu à tout le monde. Les petites têtes de mouton noir qu'il voulait qu'on leur collât sur l'épaule étaient pourtant fort chou. Au moins est-il parvenu à faire avancer son initiative visant à doubler les taxes pour lesdits étudiants étrangers. Sa mauvaise humeur augmente en voyant l'état du bureau. «Il faudrait une gonzesse, ici», lance-t-il à son collègue. «C'est bien vrai, lui répond ce dernier. D'ailleurs, tu sais pourquoi la statue de la Liberté est une femme? Parce qu'ils avaient besoin d'une tête vide pour faire un restaurant...» Ils rient tous deux de bon coeur.

10h: Justement, une bonne femme se présente au bureau. Elle est plutôt bien roulée, alors ils la laissent entrer. «Qu'est-ce qu'elle veut, la demoiselle? Elle sait plus où elle a laissé son sac à main?» Elle pouffe comme une gourde et répond que non, elle voudrait être rédactrice pour le journal. «Haha, elle est bien bonne! Pis avec ça, on vous offre un sac cadeau Body Shop? Y a pas de place pour vous, ma p'tite dame, mais par contre, vous pouvez nous passer un coup de balai et nous refaire deux cafés (pas trop noirs!)»

12h: Le conciliabule organisé par les fidèles les plus zélés de Despot le Grand commence sous le regard bienveillant de Son portrait. Les deux co-rédacteurs en chef soupirent d'aise en contemplant l'assemblée de mâles virils et



Toirrette et Toirdeau font des quenelles à tire-larigot.

blonds. Les idées fusent, les witz abondent, la Löwenbräu coule à flots, et chacun se sent un peu moins seul parce qu'il sait que, ensemble, ils exploseront les noix des cocos de l'université.

15h: Toute la rédaction se rassemble au bord du lac pour les exercices de pugilat. Mais personne ne se sent à l'aise, parce qu'il y a bien trop de noirs et de cagoulés qui se promènent, entourés de leur horde d'enfants dealers. Ils retournent donc rapidement dans leur bunker, à l'abri de ces sales terroristes étrangers ingrats, dépendants de l'aide sociale suisse.

19h: Le responsable communication-propagande surgit en catastrophe dans le bureau. Il vient d'apprendre (comment ont-ils pu ignorer ça si longtemps?) que le mot «Zelig», le nom de cet infâme trou à rats rouges, est un mot étranger. Yiddish, qui plus est. Non mais, où allons? Tant qu'on y est, pourquoi pas ouvrir un stand de beignets de Hanuka et de Biscotchos israéliens à côté de la cafét' et rajouter un menu kasher chaque midi?

21h: Après une journée pleine d'échange, de partage et de respect mutuel, nos braves pourfendeurs d'injustice referment la porte du local

sur leur havre de paix, dans lequel ils n'ont pas à se cacher, ni à dissimuler leurs idées incomprises. «Il y a encore beaucoup à faire pour convaincre le peuple de la nécessité de la xénophobie et de l'intolérance, surtout dans cette société où les impurs sont normalisés.» Les paroles du rédacteur en chef sont d'un tendre réconfort, et tout le monde rentre chez soi le coeur plus léger.

Charte

1. *L'Hochditoire* est le Journal des Jeunesses estudiantines heilvétiques. Son principal domaine d'intérêt est de faire de l'information d'une subjectivité incomparable et d'un fascisme patenté.
2. Tous les membres de *L'Hochditoire* sont obligatoirement d'obédience néofasciste conspirationniste antigauchiste et anti-antifasciste. Aucune exception ne peut être formulée. Toute tentative de discours conciliateur et tolérant est considérée comme trahison et entraîne l'exclusion immédiate, suivie du passage à tabac, du fautif.
3. Les co-rédacteurs en chef sont les uniques responsables de la direction de *L'Hochditoire*. Tous les autres ne sont que d'insignifiantes fientes. Qu'ils crèvent!
4. La rédaction en chef a pour charge de définir le contenu et veille à garder intacte l'orientation soraliennne du journal.
5. Il a pour vocation la transmission des valeurs de la nation, de la pureté des bouffeurs de raclette et du respect des traditions.
6. La composition du corps de membres de la rédaction doit respecter les règles suivantes:
 - 6.1 L'ancienneté au sein du journal et la pureté du sang déterminent la hiérarchie.
 - 6.2 Aucune femme ne peut accéder au comité et aucun étranger (excepté les frères d'Allemagne, d'Autriche et d'Italie), homosexuel, handicapé mental ou Tzigane ne peut faire partie de la rédaction.
7. La présente charte ne peut être révisée. •